

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE : MÉMOIRE VIVE DE L'ONTARIO FRANÇAIS

par Jean Yves Pelletier

1. Naissance dans le sud, éveil dans l'est

De Saint-Joachim à Ottawa

Originaire de Saint-Joachim, dans le comté d'Essex, Joseph François Paul Sylvestre voit le jour le 30 décembre 1947 à l'Hôpital Hôtel-Dieu de Windsor. Son père, Francis Sylvestre, est issu d'une famille venue de Saint-Barthélemy (Québec) en 1867 pour s'installer à Saint-Joachim. Sa mère, Cécile Parent, est descendante d'une famille venue s'établir à Détroit vers 1730. Francis Sylvestre épouse Cécile Parent le 11 avril 1944. Ils ont quatre enfants : Fernande, Paulette, Paul et Jacqueline. Les trois filles deviendront institutrices. Paul et Paulette sont des jumeaux, « ou de bessons, comme disait le fils de notre voisin ».

Le père est d'abord cultivateur, puis employé et contremaître à General Motors. Il travaille le plus souvent de quatre heures à minuit, donc absent lorsque les enfants reviennent de l'école. La mère veille à leur éducation et joue un rôle actif dans la vie francophone du petit village composé de deux cents familles à 99 % canadiennes-françaises. Elle est présidente de l'Association des parents et instituteurs de l'École Saint-Ambroise et cofondatrice de la section Sainte-Marguerite de la Fédération des femmes canadiennes-françaises.

À l'école, on demande souvent à Paul¹ si sa mère est une institutrice. Non, elle ne l'est pas, mais la tante de Paul, Elmira Sylvestre, lui enseigne en 1^{ère} et 2^e année. De la 3^e à la 9^e année inclusivement, ce sont les Sœurs Grises de la Croix (aujourd'hui connues sous le nom des Sœurs de la Charité d'Ottawa) qui forment les enfants d'un petit village francophone presque noyé dans une mer anglophone. Le *Windsor Star* est le journal que tous les foyers lisent. Il n'y a pas de radio ou de télévision française. « Chez nous, on avait la chance de lire des romans en français parce que maman nous amenait à la bibliothèque municipale de Belle Rivière (chef lieu du canton de Rochester). Le choix n'était pas grand, mais on se régala », se souvient Paul. Il se rappelle aussi avoir commandé un roman d'aventure par la poste. « Je crois que c'était la première fois qu'une lettre ou un colis m'était adressé. »

En 8^e année, Paul participe au concours de français local. Élève de Sœur Agathange, s.g.c. (Sœur Agathe Gratton), il remporte le premier prix en improvisation orale. « C'était l'année où John Kennedy avait été élu président des États-Unis. Nous devions parler de ce nouvel élu et maman nous l'avait justement décrit durant le déjeuner. Je me souvenais de certains faits et j'ai dû broder assez bien... » Après l'école primaire, Paul n'a pas été tenu de fréquenter le *high school* de Belle Rivière. On a ajouté l'école de continuation (9^e et 10^e années). « Sœur Marie-Céline enseignait toutes les matières dans un ancien salon de barbier converti en salle de classe. Quel exploit ! »

À la fin de sa 9^e année, Paul reçoit la visite de deux pères oblates qui font du recrutement pour le Séminaire de Mazenod à Ottawa. Francis et Cécile Sylvestre sont disposés à envoyer leur seul fils dans une institution francophone, peut-être même à le voir devenir prêtre. Paul est ravi de goûter à la vie de pensionnat. Il quitte un monde surtout féminin –

¹ Paul commencera à signer Paul-François au début de son cours universitaire. Il y avait trois Paul Sylvestre dans son village et il n'aimait pas être appelé Paul Sylvestre II. Ce changement de prénom coïncide avec son affirmation franco-ontarienne.

sa mère et trois sœurs – pour découvrir la vie au milieu de cent vingt petits séminaristes. Il suit pour la première fois un cours de diction. Le professeur Robert Denis vient chaque samedi matin et, à force d'exercices, Paul surmonte un bégaiement qui l'affectait depuis son entrée à l'école primaire.

Pas très doué au base-ball, au football et au hockey, Paul aime bien patiner et jouer au ballon volant avec ses nouveaux amis venus de Kapuskasing, Smooth Rock Falls, Plantagenet et Curran. Il écrit une saynète qui est présentée lors du spectacle offert par la classe de syntaxe (10^e année) et fait le tour des classes pour parler des missions oblates. Sans le savoir, ces deux activités le préparent à son futur rôle d'écrivain et conférencier.

Loin d'être un premier de classe, Paul Sylvestre réussit ses examens de 10^e et de 11^e année au Séminaire de Mazenod. Une année difficile l'attend ensuite à l'École secondaire de l'Université d'Ottawa. Les mathématiques et les sciences sont enseignées en anglais. « Les pères oblates sont certainement intervenus pour que le prof me donne 50 % en algèbre, condition *sine qua non* à l'obtention de mon diplôme d'études secondaires. » En juin 1965, Paul revient à la maison et passe l'été à piocher dans les champs de fèves soya et à ramasser des tomates pour la compagnie Heinz de Leamington. Ce sera son dernier été à Saint-Joachim. En septembre il fait son entrée à l'Université d'Ottawa et loge au Juniorat du Sacré-Cœur, à deux pas de la Faculté des arts.

De tous ces professeurs d'université, Paul Sylvestre doit le plus à Françoise Kaye. « Elle enseignait la littérature française du Moyen Âge, xvi^e et xvii^e siècles. C'était une Française nouvellement débarquée à Ottawa, très énergique, très sévère aussi dans la correction de nos dissertations. J'ai beaucoup appris de cette femme qui incarnait on ne peut mieux la maxime de Nicolas Boileau : Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement Et les mots pour le dire arrivent aisément » (*L'Art poétique*, 1674). On peut croire que l'étudiant s'est laissé envoûter par le charme de Françoise Kaye, charme littéraire il va sans dire. Après avoir suivi son cours de français, le jeune homme a pris plaisir à prendre des notes et à faire des synthèses, une méthode de travail qui lui sera d'abord utile dans ses cours de philosophie, puis dans ses premiers emplois d'été et ensuite dans ses travaux de chercheur et d'écrivain.

Quand une consultation devient une concurrence

En rhétorique (deuxième année du baccalauréat), Paul Sylvestre suit un cours d'histoire du Canada offert par Marcel Trudel. C'est durant ce cours qu'il fait la connaissance de Rémy M. Beauregard, alors secrétaire général adjoint de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario (ACFÉO). « Difficile de ne pas le remarquer : il posait toujours des questions et s'engageait dans de longues discussions avec le prof. Je ne sais pas comment il a su que je venais du sud-ouest ontarien, mais il m'a abordé un jour pour m'inviter à un congrès de jeunes à North Bay. » Cette rencontre a lieu en mai 1967 et s'intitule Conférence-consultation de la jeunesse franco-ontarienne ; elle est organisée par l'Association de la jeunesse franco-ontarienne (AJFO) suite à une recommandation des délégués au dixième congrès de l'AJFO.

« Cette conférence-consultation m'a ouvert les yeux. J'ai carrément été sonné ! Je voyais des jeunes de tous les coins de la province, qui parlaient des spectacles organisés dans leur village ou ville, des artistes qui tournaient dans leur région. Rien de tel dans ma région natale. » Après deux jours de discussion, les délégués créent un comité provisoire et jettent les bases d'un nouveau regroupement provincial de jeunes. L'idée initiale visait pourtant à réformer l'AJFO, pas à la supplanter. Quoi qu'il en soit, Paul Sylvestre est choisi comme représentant des jeunes du sud de la province au sein du comité provisoire.

Celui qui s'affiche maintenant comme fier Franco-Ontarien, « prototype du Canadien bilingue », a déniché un emploi d'été à Ville La Salle où les oblats ont converti un ancien juvénat en auberge pour les visiteurs d'Expo 67. Il est gardien de nuit de cette résidence et il profite de tous ses temps libres pour visiter les pavillons ontarien et canadien, français, britannique, américain, russe, tchèque, etc. Il prépare surtout sa tournée dans le sud, avec des arrêts à Hamilton, Welland et Windsor. Son énergie est remarquée et appréciée par les membres du comité provisoire. On remarque aussi que son prénom est maintenant Paul-François.

En septembre 1967, Paul-François Sylvestre entame ses cours de philosophie, soit les deux dernières années du cours classique. Le hasard veut qu'un de ses confrères soit nul autre que Gérard Lévesque, secrétaire général de l'AJFO. Il faut dire que les relations entre Sylvestre et Lévesque seront toujours cordiales. En mai 1968, Paul-François participe au congrès qui donne officiellement naissance à l'Assemblée provinciale des mouvements de jeunes de l'Ontario français (APMJOF), perçue par certains comme un doublage de l'AJFO. Il est choisi comme secrétaire général du nouvel organisme présidé par Jean-François Aubé. L'APMJOF regroupe alors 72 écoles secondaires, clubs ou centres de jeunes et mouvements d'action catholique (jeunesse étudiante, jeunesse rurale jeunesse ouvrière).

Le Club du livre est un de premiers services que Paul-François Sylvestre met sur pied en tant que secrétaire général de l'APMJOF, peut-être parce qu'il sait à quel point les jeunes du sud-ouest ontarien n'ont pas facilement accès à des romans en langue française. Il organise aussi un ciné-club et une tournée de la chanteuse Marylène dans toute la province. Le vice-président de l'APMJOF est Lucien Bradet, un homme énergique qui réussit à diriger une délégation franco-ontarienne lors d'une rencontre internationale de la jeunesse à Tunis. Paul-François est de la partie. La délégation s'arrête d'abord à Paris pour Noël, puis se rend au palais de Carthage où une session se tient en présence du président Habib Bourguiba. « Je me souviens que nous sommes revenus au Canada le 30 décembre 1968, jour de mon 21^e anniversaire. La journée a duré 30 heures, ce qui m'a permis de déjeuner en Afrique (Tunis), dîner en Europe (Paris) et souper en Amérique (Montréal). »

Lors de sa dernière année du cours classique, Paul-François doit souvent se rendre à la Maison franco-ontarienne, située au 60 de la rue Boteler, dans la basse-ville d'Ottawa. L'APMJOF y a un petit bureau, juste en face de l'AJFO. Il s'achète une moto pour faire le trajet entre l'Université Saint-Paul et la Maison franco-ontarienne. Il croise parfois son confrère de classe, Gérard Lévesque, qui est secrétaire général de l'AJFO. Les deux « philosophes » s'entendent bien, mais leurs présidents respectifs n'ont guère d'atomes crochus. À noter que les chemins de Paul-François Sylvestre et de Gérard Lévesque vont se croiser à plusieurs reprises au fil des ans...

La culture dans une civilisation des loisirs

En septembre 1969, muni d'un baccalauréat ès arts de l'Université d'Ottawa et d'un baccalauréat ès philosophie de l'Université Saint-Paul, Paul-François entreprend des études en récréologie. On parle beaucoup de la civilisation des loisirs et le diplômé est attiré vers une carrière dans le domaine du loisir culturel. « J'avais bien aimé les cours d'histoire de la philosophie – ancienne, médiévale, moderne, contemporaine – et j'aurais peut-être pu considérer une maîtrise en histoire, mais la nouveauté du programme de récréologie m'a attiré. J'ai fait partie des premiers diplômés de l'Université d'Ottawa en récréologie. Et j'ai décroché un emploi fort intéressant au Secrétariat d'État (aujourd'hui le ministère du Patrimoine canadien). »

Tout au long de ses études en récréologie, Paul-François remplit les fonctions de secrétaire général de l'APMJOF. Il obtient une subvention de la Direction de l'action socioculturelle, le programme du Secrétariat d'État qui vient en aide aux communautés minoritaires de langue officielle. Elle est modeste en comparaison de ce que le gouvernement provincial est sur le point d'offrir à l'APMJOF. Le 17 juin 1969, la présidente Danielle Bourgie, le vice-président Lucien Bradet et le secrétaire Paul-François Sylvestre s'entretiennent avec le premier ministre John P. Robarts, les ministres d'État Fernand Guindon et Thomas Wells, ainsi que Louis-Philippe Poirier, surintendant adjoint du Service à la jeunesse et aux loisirs. « Je me souviendrai toujours de l'entrée en matière que Lucien Bradet avait servi au ministre Thomas Wells : « *We are here like a hair on the soup*, avait-il lancé. L'atmosphère était détendue et l'affaire était dans le sac. »

Cette rencontre fait la une du quotidien *Le Droit* le 18 juin 1969 : « Le gouvernement reconnaît l'APMJOF comme association statutaire ». En page 7, une photo montre le premier ministre Robarts en tête-à-tête avec Paul-François Sylvestre. L'ACFÉO n'avait jamais réussi un tel exploit et voilà que trois jeunes lui damaient le pion ! Véritable coup de théâtre puisque l'APMJOF avait obtenu trois animateurs pour la jeunesse franco-ontarienne, avec frais de voyage. Paul-François participe au choix de ces animateurs : Raymond DesRochers à Ottawa, Lydia Gionet à Toronto et Jean-Robert Marcoux à North Bay. Il va sans dire que l'attribution de cette subvention alimente les tensions entre l'APMJOF et l'AJFO ; elle menace même la crédibilité de l'AJFO qui y voit une reconnaissance officielle de l'APMJOF comme porte-parole des jeunes franco-ontariens.

Cette reconnaissance est confirmée en janvier 1969 lorsque le Comité franco-ontarien d'enquête culturelle dépose son rapport intitulé *La vie culturelle des Franco-Ontariens*. Deux recommandations s'adressent à l'APMJOF, aucune à l'AJFO. « Elles confirmaient l'importance que j'ai toujours attaché au loisir culturel. » La recommandation 80 invitait l'APMJOF à organiser des tournées de chansonniers dans toutes les régions de province, avec l'aide financière de l'Ontario et l'aide technique du Québec. La recommandation 81 souhaitait que le lever du rideau soit assuré par un jeune chansonnier franco-ontarien. À noter que Lucien Bradet avait été assistant de recherche pour le Comité franco-ontarien d'enquête culturelle.

Après deux ans de rivalité et de friction, l'APMJOF et l'AJFO s'acheminent finalement vers une fusion. Elle se réalise en octobre 1970, suite à un grand rassemblement organisé par l'APMJOF. On assiste alors à la fondation de Direction Jeunesse. Mais au cours des mois qui suivent, loin de faire l'unanimité, la fusion semble très mal acceptée par certains membres de l'AJFO. Paul-François Sylvestre ne joue pas un rôle actif dans cette fusion car il a été engagé par la Direction de l'action socioculturelle au Secrétariat d'État, d'abord pour un emploi d'été qui lui vaut des crédits pour son programme de récréologie, puis comme contractuel avant de devenir, en mars 1971, le responsable du programme Activités Jeunesse. Ce poste lui permet de rencontrer les mouvements de jeunes francophones (hors Québec) et anglophones (Québec). Il les encourage à développer des activités d'identification culturelle par le loisir. Son budget passe de 30 000 \$ à 100 000 \$ en l'espace d'un an.

C'est dans le cadre de ce premier emploi à temps plein que Paul-François Sylvestre publie son premier livre. *Frog atout* est plutôt un livret ou un guide de 56 pages, paru en 1972. Il s'adresse aux organismes de jeunes en milieu minoritaire. Le titre réfère au mouvement Frog Power qui animait alors les jeunes Acadiens du Nouveau-Brunswick. L'auteur décrit d'abord le dynamisme qui anime les organismes de jeunes, depuis l'Île-du-Prince-Édouard jusqu'à Vancouver : ateliers de leadership, travail en groupe, séances de créativité artistique, etc. Il traite ensuite de quelques techniques concernant la réalisation d'un

projet, notamment les relations publiques. Le chapitre le plus important aborde l'engagement dans le loisir et l'auteur note comment il est devenu possible, plus que jamais, de s'extérioriser dans une créativité qui tient compte de la langue et de la culture, ainsi que de toute une gamme d'intérêts et d'aptitudes. Selon lui, la canalisation des temps libres vers des objectifs culturels doit, en effet, préoccuper tout groupe linguistique et plus particulièrement les communautés isolées comme les francophones à l'extérieur du Québec. »

Nouvelles responsabilités, nouveaux défis

La Direction de l'action socioculturelle reconnaît les capacités de son responsable des Activités jeunesse et lui confie la gestion du programme d'Activités internationales. Le budget est modeste, servant surtout à encourager des organismes comme France-Canada. Qu'à cela ne tienne, Paul-François Sylvestre se rend à Oloron-Sainte-Marie, commune française située dans le département des Pyrénées-Atlantiques, pour explorer la possibilité d'inscrire un groupe canadien au Festival international de danse folklorique, qui se tient en alternance à Oloron-Sainte-Marie et à Jaca (Espagne). Il en profite pour visiter Lourdes et Jaca ; on l'invite à prononcer une causerie devant le Rotary Club d'Oloron. À son retour, il recommande que la troupe de danse Les gais manitobains représente le Canada lors du prochain festival international de danse folklorique.

Lorsque le Canada est invité à participer à une rencontre internationale de la jeunesse à Avignon, Paul-François choisit un jeune de chaque province, sauf le Québec, et dirige la délégation canadienne. Le sous-secrétaire d'État, Jules Léger, est un ancien ambassadeur du Canada en France ; il fait venir le jeune fonctionnaire à son bureau et lui dit : « Les voyages forment la jeunesse, mais cela ne suffit pas. Vous irez à Paris et à Bruxelles, vous me ferez rapport sur les activités jeunesse que l'État y encourage. » Mission extraordinaire qui est remplie avec enthousiasme.

En 1974, une nouvelle tâche attend Paul-François Sylvestre. Le bureau du ministre doit trouver quelqu'un pour remplacer la chargée de mission en bilinguisme et éducation, qui quitte pour suivre des cours de langue. Puisque le bureau du ministre souhaite bénéficier de l'expérience d'un fonctionnaire et non d'un attaché politique, la Direction de l'action socioculturelle propose les services de Paul-François. Marché conclu. « Lorsque le secrétaire d'État J. Hugh Faulkner m'a rencontré pour la première fois, il a insisté pour que je n'écrive pas des discours dans le style de son prédécesseur, Gérard Pelletier. Pas d'expressions ou de tournures compliquées ! »

Pendant plus de deux ans, Paul-François Sylvestre tient le ministre au courant des dossiers qui préoccupent les groupes minoritaires de langue officielle et des initiatives prises par les provinces dans le domaine de l'enseignement de ou dans la langue minoritaire. M. Faulkner s'intéresse surtout à tout ce qui touche *French as a second language*. « Chaque fois qu'il fallait rendre publique une subvention du Programme des langues, je devais communiquer avec le député de la région concernée et lui offrir la possibilité de faire l'annonce au nom du ministre. C'est ainsi que je suis entré en contact avec Jean-Robert Gauthier (Ottawa-Vanier), Ralph Goodale (Assiniboia) et Coline Campbell (South Western Nova). »

Madame Campbell était la secrétaire parlementaire de monsieur Faulkner lorsque la Faculté Saint-Jean de l'Université de l'Alberta a reçu une importante subvention. C'est elle qui s'est rendue à Edmonton pour en faire l'annonce. Paul-François l'accompagnait, lui en classe économique, elle en première classe. Or, au moment de l'embarquement, madame Campbell aperçoit un journaliste qui ne demande pas mieux que de décrire les dépenses

exorbitantes du gouvernement libéral de Pierre Elliott Trudeau. Elle échange immédiatement son billet avec Paul-François. « J'ai évidemment apprécié de faire le trajet en première classe, mais ce n'était pas aussi confortable qu'un voyage dans l'avion privé mis à la disposition des ministres ! »

C'est au cours de son prêt de service au bureau du secrétaire d'État que Paul-François Sylvestre a ouvertement affiché son homosexualité. Sa sortie du placard a été racontée dans un journal intime intitulé *Propos pour une libération (homo)sexuelle*². « Le ministre, le chef de cabinet et le sous-ministre ont aucunement froncé les sourcils. » Peu de temps après, J. Hugh Falkner est nommé ministre des Affaires indiennes ; c'est John Roberts qui lui succède et il préfère s'entourer d'adjoints politiques. Paul-François devient alors agent de programme à la Direction des arts et de la culture ; deux dossiers lui sont confiés : Bibliothèque nationale et Archives publiques du Canada.

« Je me suis ennuyé dans ce poste. J'avais l'impression de pousser du papier. Heureusement que j'ai pu coordonner deux vastes projets d'emplois d'été en collaboration avec les Archives de chaque province et du Yukon. Je choisissais les chefs d'équipes et ils engageaient les étudiants. Je visitais chaque projet et découvrais, ainsi, des coins de pays qui m'étaient encore inconnus : Whitehorse, Nanaimo, Brandon, Chicoutimi. »

Paul-François Sylvestre trouve que la vie de fonctionnaire manque de piquant. Heureusement pour lui, Gérard Lévesque croise de nouveau son chemin. Devenu secrétaire général de l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO), il invite Paul-François à documenter la crise scolaire de Penetanguishene et à en écrire l'historique. Il y a eu d'autres crises scolaires dans le passé – notamment à Sturgeon Falls, Cornwall et Windsor-Essex – mais on avait toujours négligé de documenter ces événements et de les consigner pour la postérité. L'invitation de Gérard Lévesque donne à Paul-François une première occasion de devenir la mémoire collective de l'Ontario français.

Il analyse les principaux articles de la presse écrite, tant francophone qu'anglophone, il se rend sur place pour interviewer les principaux acteurs du drame, il dresse une chronologie détaillée du conflit scolaire et réussit, en quelques mois seulement, à décrire les attentes d'une population, les impasses d'une crise et son heureux dénouement. Intitulé *Penetang : l'École de la résistance*, le manuscrit est publié chez Prise de parole, à Sudbury. Du coup, Paul-François Sylvestre fait son entrée dans l'édition franco-ontarienne.

Jeannine Séguin, présidente de l'ACFO, signe la préface du livre et note comment « tout l'Ontario français s'est rallié derrière les efforts d'une population locale déterminée, infatigable, décidée à préserver sa langue et sa culture³ ». Paul-François a tenu à présenter plus que l'historique d'un conflit ; il a d'abord décrit brièvement le parcours de la Franco-Huronie, de 1610 à 1970. Le livre passe ensuite en revue les diverses étapes de la revendication, depuis la proposition de Denise Jaïko, étudiante en 13^e année à l'École secondaire de Penetanguishene (3 novembre 1976), jusqu'à la réunion concluante avec la ministre de l'Éducation, Bette Stephenson (23 avril 1980). Le mot de la fin est laissé à la presse et à ses caricaturistes puisque l'ouvrage inclut douze éditoriaux et trois caricatures. *Penetang : l'École de la résistance* est lancé lors de la 31^e assemblée générale annuelle de l'ACFO, tenue à Ottawa les 26, 27 et 28 septembre 1980.

L'année suivante, malgré les avis contraires qu'on lui prodigue, Paul-François Sylvestre quitte son emploi bien rémunéré dans la fonction publique fédérale et se lance dans

² La liste des quelque quarante publications de Paul-François Sylvestre figure en pages xx-xx.

³ Paul-François Sylvestre, *Penetang: l'École de la résistance*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1980, page 7.

l'univers risqué de la rédaction à la pige. Il le fait au beau milieu d'une récession. Il ne le regrettera pas.

Sa première expérience de création littéraire lui est fournie par le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, où Marie-Thérèse Morrissette coordonne le projet « À la découverte d'un français vivant ». Elle l'invite à rédiger des contes ou récits pour les élèves du primaire. Quatre textes de Paul-François figurent dans le premier tome de cette collection, « À vol d'oiseau », qui paraît en 1983 aux Éditions Guérin. Ses créations côtoient celles d'Alphonse Daudet, Antoine de Saint-Exupéry, Jean-Jacques Rousseau, La Bruyère, la Comtesse de Ségur et Jean de La Fontaine. Le deuxième tome, « À bon port » (Guérin, 1984), renferme quarante textes de Paul-François qui se trouve en compagnie de grands écrivains québécois tels qu'Octave Crémazie, Arthur Buies et Paule Daveluy. Dans le troisième tome, « À l'horizon » (Guérin, 1984), on trouve vingt-quatre textes de Paul-François ; il côtoie alors de grands écrivains franco-ontariens tels que Marie-Rose Turcot, Léo-Paul Desrosiers, Arthur Godbout, Jacqueline Martin et Germain Lemieux.

2. Création littéraire et rappel de l'Histoire

L'écriture comme miroir régional

Lorsque Paul-François Sylvestre choisit de devenir rédacteur à la pige, il a déjà quelques cordes à son arc. Deux institutions ont montré un vif intérêt à retenir ses services, soit la Société Radio-Canada et le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques. La première dessert le Sud-Ouest ontarien depuis le 18 mai 1970. Paul-François avait d'ailleurs assisté au gala d'ouverture de la station de radio CBEF-Windsor à titre de représentant du Secrétariat d'État. Une jeune Ginette Reno était alors l'artiste invitée au Cleary Auditorium. En douze ans, le poste CBEF s'est imposé comme le moteur culturel du Sud-Ouest ontarien grâce à une programmation bien enracinée au pays de Lamothe Cadillac⁴. La réalisatrice Paulette Richer propose à Paul-François de préparer une série de capsules sur les familles pionnières du Sud-Ouest, capsules qui sont suivies d'une entrevue avec un descendant ou une descendante de chaque famille choisie. Il est tour à tour question des Bénéteau, Bergeron, Campeau, Chauvin, Drouillard, Janisse et Parent, pour n'en nommer que quelques-unes. Les capsules sont par la suite publiées dans l'hebdomadaire du Sud-Ouest, *Le Rempart* de Windsor.

Au même moment, soit en 1982, le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques (CFORP) invite Paul-François à rédiger l'histoire de Pain Court et Grande-Pointe, deux villages du comté de Kent, près de Chatham. Ce travail s'inscrit dans le cadre de la troisième série de PRO-F-ONT (Projet franco-ontarien), sous la direction du frère Hervé Boudreault. C'est la première fois, mais non la dernière, que Paul-François écrit l'histoire d'un village. Comme Pain Court et Grande-Pointe se situent dans sa région natale, il n'a pas de difficulté à décrire toutes les facettes de leur histoire : géographie, peuplement, vie religieuse, politique, économique et socioculturelle, éducation et perspectives d'avenir. Satisfait du travail accompli par le jeune écrivain, le CFORP lui confie ensuite la rédaction de *Mattawa* (1984), *Cornwall* (1985) et *Casselman* (1985).

Pour quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Ontario français, il y a un dépôt d'archives qui demeure incontournable. Il s'agit du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa. Paul-François Sylvestre devient vite un

⁴ L'explorateur français Antoine Laumet dit Lamothe Cadillac a érigé le Fort Pontchartrain (Déroit) en 1701 et a conduit les fondateurs de la première colonie permanente en Ontario, la paroisse de l'Assomption de Windsor.

habitué du CRCCF. Il y découvre une mine d'information sur le Sud-Ouest ontarien, notamment dans le fonds de *La Feuille d'érable*, hebdomadaire fondé à Tecumseh par le sénateur Gustave Lacasse. Le journal paraît du 29 janvier 1931 au 17 juin 1954, puis du 23 décembre 1954 au 28 mars 1958. Il traite souvent d'éducation et de patriotisme, de questions chères aux agriculteurs d'Essex-Kent et de politique fédérale (notons que G. Lacasse, fondateur du journal, est sénateur). Paul-François dépouille tous les numéros, prend des notes et rédige moult chroniques d'histoire locale dans *Le Rempart*. Du 7 septembre 1983 au 29 août 1984, il publie 52 capsules intitulées « Fouillons notre passé ».

Sa recherche lui permet de prononcer plus d'une conférence sur Gustave Lacasse, surnommé « Le Lion de la péninsule ». Il faut savoir que, de 1931 jusqu'à la fin de l'année 1952, Gustave Lacasse écrivait presque tous les articles de fond, utilisant au moins treize pseudonymes différents : Jean de Fierbois (sujets patriotiques), Janvier LeRoux (chroniques d'intérêt général), Jean Jason (faits courants), Jean Rigole (humour), Perspicax (commentaires politiques), Le Chasseur (propos satiriques sur l'actualité), Le Bonhomme Sept-Heures (contes pour enfants), Civis (billets sur des sujets d'intérêt local), Amicus (billets d'intérêt humain), Christianus (propos sur la religion et l'Église), Agricola (propos agricoles), Gerald Dillon (éditorial anglais).

En tant que rédacteur à la pige, Paul-François Sylvestre ne manque pas de pain sur la planche. La réalisatrice Paulette Richer lui propose un projet d'écriture on ne peut plus emballant. CBEF est en effet intéressé à diffuser un radio-roman au cours de l'année 1984-1985. Cela représente pas moins de 39 épisodes. L'intrigue doit évidemment se dérouler dans le Sud-Ouest ontarien. « Je n'avais pas d'expérience en écriture romanesque mais je devais tenter de relever ce défi. Comme j'avais accumulé d'innombrables données sur la première colonie en Ontario et que cette dernière se situait à Windsor, j'ai immédiatement proposé d'écrire un radio-roman dont l'action se déroulerait entre 1780 et 1800, dans la paroisse de l'Assomption (Windsor). » Le radio-roman s'est intitulé *Terre natale*, chaque épisode durait cinq minutes et il n'y avait qu'une voix narrative, plus des effets sonores. « Cadre rigide, sans doute, mais expérience exaltante ! »

Terre natale met en scène trois protagonistes : Charlotte Montforton, jeune Canadienne ; Thara, jeune Huron ; Matthew Park, jeune anglo-protestant. Charlotte aime Thara mais une blanche ne peut fréquenter un amérindien. Matthew aime Charlotte mais un anglo-protestant ne peut épouser une catholique. À travers le quotidien de ces trois protagonistes, les auditeurs et auditrices de CBEF vivent les débuts de la civilisation française sur les bords de la rivière Détroit. Ils assistent à la mort du missionnaire jésuite Pierre Potier, à la venue d'un curé sulpicien, à la création du Haut-Canada, à l'élection de François Baby, à la querelle du banc d'honneur, à l'arrivée des demoiselles Adhémar et Papineau qui fondent la première école paroissiale en Ontario, à une intrigue politico-religieuse, etc. Un contenu historique alimente chaque épisode, l'auteur s'inspirant largement des documents d'archives consignés par Ernest J. Lajeunesse dans l'ouvrage *The Windsor Border Region*.

Deux ans après sa création, *Terre natale* jouit d'une rediffusion, cette fois sur les ondes de CBON-Sudbury, à raison de cinq épisodes par semaines durant l'été de 1987. Trois ans plus tard, l'auteur remanie son texte pour en faire un roman en bonne et due forme. Cet ouvrage est lancé en 1990 à l'occasion du vingtième anniversaire de CBEF-Windsor. Dans sa préface, Claude Hurtubise, directeur régional des Services de Radio-Canada en Ontario, « sait gré à Paul-François Sylvestre de nous faire revivre une si belle page de notre histoire ». On a en effet tendance à oublier que la première colonie permanente en Ontario, la première paroisse de la province et la première école paroissiale en terre ontarienne étaient toutes de langue française.

La bataille de Ford City

En écrivant *Terre natale*, l'auteur a voulu démontrer que l'intrigue d'un roman pouvait se passer en Ontario, voire dans sa région natale. « Dans les romans que je lisais, l'action se déroulait toujours en France ou au Québec... jusqu'à ce que je mette la main sur *La Quête d'Alexandre*, de Hélène Brodeur. J'ai été renversé de voir des personnages évoluer en Ontario – c'était au moment de l'incendie qui détruisit 500 000 acres le 26 juillet 1916 – et je me suis dit que si cela était possible dans le Nord, je pouvais en faire autant... dans le Sud ? » Une occasion en or se présente en 1985.

En fouillant dans le fonds Gustave-Lacasse au CRCCF de l'Université d'Ottawa, Paul-François Sylvestre découvre toutes les éditions du journal, *La Défense*, qui est paru à Windsor entre le 7 mars 1918 et le 2 septembre 1920. Il épluche chaque numéro et prend des notes qui lui seront fort utiles dans la rédaction d'un autre roman historique. Pas étonnant puisque l'hebdomadaire *La Défense* a été fondé pour mener un combat, celui des Canadiens français de Windsor opposés aux visées assimilatrices de leur évêque, Mgr Michael Francis Fallon, O.M.I. Ce dernier est nommé évêque de London le 14 décembre 1909 et il ne tarde pas à clamer haut et fort son opposition aux écoles bilingues dans son diocèse, voire dans toute la province.

Le diocèse de London comprend des paroisses canadiennes-françaises dans le comté d'Essex et à Windsor. L'une d'elles est la paroisse Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire, communément appelée Notre-Dame-du-Lac parce que du haut de son parvis on peut voir le lac Sainte-Claire. Elle est dirigée pendant vingt-cinq ans par le plus patriote des curés canadiens-français du diocèse, l'abbé Lucien Beaudoin. Lorsque ce dernier meurt le 19 août 1917, Fallon le remplace par François-Xavier Laurendeau, un curé francophone de nom seulement. Les paroissiens refusent cette nomination et s'emparent du presbytère pour bloquer l'arrivée de l'abbé Laurendeau. La police doit intervenir pour que le curé réussisse à s'installer chez-lui. Les paroissiens se tournent alors vers Rome et supplient Benoît XV d'intervenir en leur faveur. Après avoir considéré les pétitions envoyées au Saint-Siège, les Pères de la Sacrée Congrégation consistoriale, réunis par ordre du pape, donnent raison à Fallon.

Tous ces événements constituent ce qu'on a appelé « la bataille de Ford City⁵ ». Paul-François Sylvestre s'inspire largement de cette sombre page d'histoire locale pour écrire le roman *Obéissance ou résistance*. Fiction et réalité font bon ménage dans cet ouvrage. L'auteur invente la famille Saint-Louis, dont le père lutte contre le Règlement 17. Leurs voisins sont les membres de la famille Parent. Ils peuvent paraître fictifs, mais il faut se rappeler que la mère de Paul-François est née Cécile Parent, dont le grand-père et une tante sont des personnages secondaires du roman. Ce dernier porte d'ailleurs la dédicace suivante : « À ma mère, née Cécile Parent à Ford City ». En guise de clin d'œil à ses ancêtres maternels, Paul-François donne à tous les enfants de la famille Saint-Louis des prénoms (Clothilde, Joséphine, Arthémise, Jérémie) tirés de l'arbre généalogique de Patrice Parent, son arrière-grand-père.

La part de réalité est imposante dans ce roman. Outre les multiples événements entourant la bataille de Ford City, l'auteur glisse ici et là des données historiques sur sa région natale : Antoine Laumet sieur de Lamothe Cadillac érige le Fort Pontchartrain en 1701 ; René-Robert Cavelier de La Salle découvre une étendue d'eau le 12 août 1679 et la nomme lac Sainte-Claire en l'honneur de la sainte du jour ; *Le Progrès*, *Le Drapeau national*,

⁵ L'actuelle ville de Windsor est composée des anciennes municipalités de Walkerville (site de la distillerie Hiram Walker), Ford City (site de la compagnie Ford) et Windsor Est. On les appelait les Villes-Frontières.

L'Ami du peuple, *Le Courrier d'Essex* et *Le Clairon* desservent tour à tour le Sud-Ouest ontarien ; les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie dirigent l'Académie Sainte-Marie de Windsor, mais doivent fermer leur école normale qui n'est pas sous l'autorité de Mgr Fallon ; la Compagnie Ford Motor s'établit dans le Sud-Ouest ontarien en 1904 ; les Saint-Louis de Ford City sont des descendants de Louis Villers dit Saint-Louis venu de la Lorraine (France) ; Séverin Ducharme est le député libéral d'Essex-Nord ; Phélonise Charlebois, surnommée « la pucelle de Windsor », enseigne à l'École Jeanne d'Arc, un école libre créée en marge du Règlement 17.

Obéissance ou résistance raconte une page d'histoire franco-ontarienne jusqu'alors peu connue. L'historien Robert Choquette y a fait écho, bien entendu, dans sa thèse de doctorat qui a été traduite sous le titre *Langue et religion : histoire des conflits anglo-français en Ontario*. C'est cependant le roman de Paul-François Sylvestre qui a fait connaître la célèbre bataille de Ford City auprès du grand public. Qui plus est, à l'École secondaire de Plantagenet, l'enseignant de français Yves Saint-Denis a mis *Obéissance ou résistance* au programme d'études des élèves de la 12^e année.

Une école primaire de Windsor a déjà porté le nom « Abbé Lucien Beaudoin » ; elle relevait du Windsor Roman Catholic Separate School Board. Paul-François trouve dommage qu'une école de l'actuel Conseil scolaire de district des écoles catholiques du Sud-Ouest ne porte plus le nom Lucien-Beaudoin.

Prohibition et contrebande

À l'été de 1986, une autre occasion en or se présente à Paul-François Sylvestre et lui permet de mettre la création littéraire au service de l'Histoire. Lors d'une visite dans une librairie de Windsor, l'écrivain découvre *The Rumrunners: a prohibition scrapbook* ; cet ouvrage de Marty Gervais, journaliste et historien local, connaît un succès monstre (vente de 40 000 exemplaires) et emballe Paul-François tout de go. Le livre lui apprend que le 2 mars 1916 le gouvernement ontarien avait adopté une loi sur la tempérance et que deux ans plus tard le gouvernement canadien avait promulgué une loi nationale sur la prohibition comme mesure temporaire durant la Seconde Guerre mondiale. « Qui dit prohibition dit aussitôt contrebande, surtout là où il y a des frontières géographiques ou politiques. Or, la rivière Détroit constitue une des ces frontières et le livre de Marty Gervais me confirme que la contrebande est demeurée florissante entre Windsor et Détroit. »

Il n'en faut pas plus pour qu'un projet d'écriture prenne forme dans l'esprit du romancier en herbe. Il dévore *The Rumrunners*, prend des notes, esquisse une chronologie de la prohibition en Ontario, prépare des fiches sur les techniques de contrebande à Windsor-Détroit et imagine des personnages qui deviennent vite de « chers escrocs ». C'est d'ailleurs le titre donné à son projet d'écriture. Durant cet été de 1986, Paul-François s'achète un ordinateur ; il étale le plan de son intrigue et le cheminement de ses personnages au-dessus de l'écran, puis empile ses fiches de renseignements sur une étroite table de travail : plébiscites et lois sur la prohibition, techniques de contrebande, facettes géographiques de Windsor-Détroit, mode vestimentaire de l'époque, vedettes du cinéma, etc. Comme la mémoire vive de l'ordinateur n'est pas très puissante, le romancier doit se limiter à des chapitres de six ou sept pages. En dix-neuf jours consécutifs il écrit le premier jet de son roman, à raison d'un chapitre par jour.

Une fois peaufiné, le manuscrit est envoyé à Prise de parole. Coup de chance ! La maison d'édition sudburoise cherche justement un roman pour la rentrée. « Ces chers escrocs » est accepté mais le titre devient *Des œufs frappés...* ; il réfère à une technique utilisée par un contrebandier excentrique qui achète des œufs, les vide à l'aide d'une seringue et les

remplit ensuite d'alcool, du gin dans les coquilles blanches, du rhum dans les coquilles brunes. Comme on dit un cinzano frappé, la maison d'édition opte pour *Des œufs frappés...*

Les protagonistes de ce roman sont trois escrocs canadiens-français : Alfred Dufour, Édouard Marentette et Émile Lespérance. Ces personnages fictifs utilisent presque toutes les techniques de contrebande décrites par Marty Gervais. Les chapitres alternent le plus souvent entre des prouesses pour déjouer les forces de l'ordre et des événements à saveur plus politique ou historique. « Je me suis amusé à décrire de vraies personnalités locales très colorées, dont un Canadien français originaire de Pain Court. Cela m'a permis d'illustrer à quel point la société franco-ontarienne n'était pas étrangère à l'univers rocambolesque de la contrebande. »

Le chapitre huit du roman met en scène Vital Benoît, homme d'affaires né à Pain Court et venu s'établir en 1898 à l'ouest de Windsor, sur un vaste domaine qui allait plus tard faire partie du pittoresque village de La Salle. Dès son arrivée, il achète le vieil hôtel Wellington et tous les terrains avoisinants pour. En peu de temps, Benoît devient propriétaire d'un deuxième, puis d'un troisième établissement. Au fur et à mesure que la prohibition bat son plein, l'hôtelier entre dans ses années fastes. Benoît fait construire un luxueux château qu'il baptise naturellement Château La Salle. Ses enfants reçoivent la meilleure éducation possible, l'un de ses fils fréquentant le Collège Loyola de Montréal pendant quelques années.

Pour Benoît, l'escroquerie est un jeu d'enfant. Il organise un réseau de faux chèques tirés sur des fonds fictifs de compagnies toutes aussi imaginaires. « Son ingénieux réseau de falsification s'étendait depuis Windsor jusqu'à Kirkland Lake, dans le Nord de l'Ontario, et aussi loin que Sainte-Agathe, du côté québécois. » Propriétaire du seul magasin général dans sa région d'adoption et maître de poste par surcroît, Vital Benoît accueillait un flot de clients à la recherche de toutes sortes de provisions et de services. Il savait bien tirer les ficelles. Pendant longtemps, ce Canadien français fut le seul agent attitré de la région pour la vente du whiskey Corbey. Et à un certain moment, il eut aussi les droits exclusifs sur la bière Labatt.

Le roman nous apprend que ce « cher escroc » francophone était respecté de tous et qu'il fut élu premier maire de La Salle. Sept rues du village n'ont pas un nom mais plutôt un prénom en l'honneur de la progéniture de Vital Benoît. L'auteur démontre que même un roman d'aventure peut être au service de l'Histoire, de notre histoire.

Rejoindre un public plus jeune

Jusqu'à maintenant, Paul-François Sylvestre a surtout écrit pour un public adulte. Ses articles, ses chroniques et ses romans ne s'adressent guère à des écoliers. En 1986 il soumet une proposition au ministère de l'Éducation en vue d'écrire vingt nouvelles historiques pour le cycle intermédiaire (7^e-10^e années). Le résultat est *Une jeunesse envolée*, une nouvelle façon d'apprendre quelques pages de notre histoire. À travers vingt textes courts et savoureux, l'auteur nous conduit d'une époque à l'autre, de 1760 à 1960, et d'une région à l'autre, du pays des Grands Lacs à l'Ontario-Nord, en passant par la vallée de l'Outaouais.

« J'ai voulu présenter toute une gamme de personnages, fictifs et réels. J'ai tenté d'aborder des sujets aussi variés que les élections dans le Haut-Canada, un incendie dans le Nouvel-Ontario et la fête de la Saint-Jean. J'avoue avoir eu un faible pour ma région natale puisque cinq des vingt nouvelles ont le Sud-ouest ontarien comme toile de fond. »

Chaque histoire racontée est courte (rarement plus de trois pages) et ne met en scène qu'un ou deux personnages. Dans certains cas il s'agit d'une personnalité de l'époque. Ainsi, la nouvelle intitulée « Le banc d'honneur » montre comment le député François Baby causa tout un émoi lorsqu'il fit ériger non pas un banc d'église mais un trône dans la paroisse de l'Assomption, à Windsor, en 1795.

Avec *Une jeunesse envolée*, les jeunes ne font pas que lire des histoires captivantes où surgissent des draveurs à la Joe Montferrand ou des prospecteurs d'or atteints de « fièvre ». Grâce à une fiche de renseignements qui suit chaque nouvelle, ils font aussi la connaissance de certaines figures marquantes de leur histoire : l'oblat Jean-Marie Nédélec, missionnaire fondateur de Mattawa ; le jésuite Eugène Lefebvre, pionnier du Collège du Sacré-Cœur de Sudbury, Robert Gauthier, fondateur du Concours provincial de français.

Parallèlement à sa création littéraire, Paul-François publie régulièrement des articles dans plusieurs hebdomadaires franco-ontariens : *L'Écluse du Niagara* (Welland), *L'Express* de Toronto, *Le Point* d'Alexandria, *Le Carillon* de Hawkesbury, *Le Nord* de Hearst. Occasionnellement, ses articles paraissent aussi dans le quotidien *Le Droit* d'Ottawa, le mensuel *Le Temps* de l'ACFO, la revue *Liaison* et dans certains hebdomadaires de l'Ouest canadien, notamment *La Liberté* de Saint-Boniface et *L'Eau vive* de Régina.

Paul-François a touché au roman et à la nouvelle, mais c'est vraiment dans l'essai historique qu'il va se sentir le plus à l'aise, le plus prolifique aussi. À ce sujet, qu'il soit permis de faire un bond de quelques années pour signaler que l'écrivain a contribué à un manuel d'histoire du Canada en 1994. Lorsque les Éditions Lidec publient *Canada 2000, manuel d'apprentissage*, elles remercient « Paul-François Sylvestre dont nous avons publié le module 20 sur les Franco-Ontariens et dont les vastes connaissances du milieu nous ont été précieuses⁶ ».

3. Raconter l'histoire de quelques institutions

Hors des sentiers battus : journaux et communautés religieuses

Lorsque Paul-François Sylvestre remet son premier manuscrit au Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques (CFORP), soit l'historique des villages de Pain Court et Grande-Pointe, il sent que la directrice générale, Gisèle Lalonde, ne demande pas mieux que d'appuyer des initiatives innovatrices. Il lui propose un agenda historique où seraient notés des faits et gestes qui illustrent la vitalité française en Ontario. Ce serait une première. La directrice du CFORP donne son aval et invite Paul-François à travailler en collaboration avec Guy Morrissette.

L'Agenda historique de l'Ontario français paraît en 1984, année du dixième anniversaire de fondation du CFORP. Dans sa préface, Gisèle Lalonde indique que « nous désirons par cet agenda historique sceller un pacte avec le passé et démontrer aux yeux de tous que nous sommes chez nous en Ontario ». Abondamment illustré, l'ouvrage fournit une brève notice pour presque chaque jour de l'année ; il est tour à tour question de la fondation d'un fort français, d'un collège, d'un hôpital, ou d'un organisme de revendication, de la naissance d'un politicien, d'un évêque ou de la mort d'un écrivain, de lois, décisions ou jugements gouvernementaux favorables à la communauté franco-ontarienne.

⁶ Cosimo Cinanni et Pierre Jacques, *Canada 2000, manuel d'apprentissage*, Montréal, Éditions Lidec, 1994, p. ii.

Qu'il soit permis d'ouvrir une parenthèse, ici, pour signaler que la préparation de cet agenda a amené l'auteur à concevoir un jeu socio-éducatif intitulé *Contour*, basé sur la formule de *Quelques arpents de piège*. Toutes les questions – réparties sur huit catégories : histoire, politique, arts et culture, média, éducation, sports et loisirs, économie, géographie – visent à tester les connaissances des joueurs sur l'Ontario français.

Au cours de sa recherche pour l'*Agenda historique de l'Ontario français*, Paul-François se rend compte que certaines facettes de l'histoire franco-ontarienne demeurent assez méconnues du grand public. C'est le cas de l'existence d'une presse francophone vigoureuse et de longue date. Le chercheur s'attèle donc à la tâche et dresse une liste de 97 journaux francophones publiés en Ontario entre 1858 (*Le Progrès* d'Ottawa) et 1983 (*Agri-com*, Alexandria). Trois journaux ont aussi paru à Détroit entre 1825 et 1850 ; ils ont desservi les Canadiens français de Windsor-Essex. Voilà matière à analyse.

Selon Paul-François, sur une période de 125 ans, il s'est publié 39 journaux à Ottawa, 18 hebdomadaires dans le Sud-Ouest, 16 organes d'information dans le Nord, 14 dans l'Est et 10 périodiques dans le Sud-Est. Le chercheur contacte la Société historique du Nouvel-Ontario et propose d'écrire une brève étude qui pourrait paraître dans la série des « documents historiques ». On lui donne le feu vert. Dans *Les journaux de l'Ontario français, 1858-1983*, il dresse une chronologie, fournit des tableaux par régions, présente une courte description des cent organes d'information et propose une analyse de la mission éditoriale de la presse franco-ontarienne.

« Journal patriotique, journal catholique, feuille agricole, feuille frivole, organe familial, organe régional, la presse franco-ontarienne est tantôt rouge tantôt bleue, mais jamais jaune. Son idéal l'éloigne d'ailleurs de toute forme de sensationnalisme. Sa mission la "presse" d'agir dignement. Noblesse oblige. »

Ce document historique montre clairement qu'il y a eu plusieurs journaux de combat, que la défense de « Dieu et la patrie » était courante, que certains ont prôné le retour à la terre et que d'autres ont eu un contenu tantôt littéraire tantôt humoristique. L'auteur nous apprend aussi qu'un certain nombre de journaux franco-ontariens ont paru dans les deux langues officielles du Canada : *Le Courrier d'Outaouais* (Ottawa), *La Colonisation* (Sturgeon Falls), *Sentinel de Prescott* (Hawkesbury), *La Feuille d'érable* (Tecumseh) et *Françario* (Rockland/Bourget).

Une autre facette méconnue de l'histoire franco-ontarienne est sans contredit la contribution herculéenne des Pères, Frères et Sœurs au développement moral, intellectuel, social et culturel des Franco-Ontariens. « Les communautés religieuses ont dirigé plusieurs institutions franco-ontariennes, notamment en éducation et en santé. Je crois qu'on peut facilement affirmer que les communautés religieuses ont été une INSTITUTION en Ontario français. »

Ce qui permet à Paul-François d'affirmer cela, c'est une minutieuse recherche qu'il a menée en 1983 auprès d'une quarantaine de communautés. Certaines sont très connues du grand public, notamment les Jésuites, les Oblats, les Sœurs Grises, les Frères des écoles chrétiennes, les Sœurs de l'Assomption, les Filles de la Sagesse et les Frères du Sacré-Cœur. D'autres sont presque passées inaperçues ; c'est le cas des Petits Frères de Jésus, des Servites de Marie, des Sœurs de Sainte-Marthe et des Servantes de Notre-Dame, Reine du Clergé.

La présence d'une communauté religieuse en Ontario remonte aussi loin que 1615. Le 12 août de cette année-là, le récollet Joseph Le Caron y célèbre la première messe. « Quand

j'ai présenté mon manuscrit aux Éditions Bellarmin, il s'intitulait *Sur les traces de Joseph Le Caron. Les communautés religieuses en Ontario français*. L'éditeur a préféré inverser titre et sous-titre. Avec raison sans doute car mon sous-titre décrivait carrément le contenu du livre. J'ai compris pourquoi Pierre Savard, directeur du CRCCF de l'Université d'Ottawa, m'avait dit qu'avec Bellarmin je serais entre bonnes mains ! »

Ce livre est une première. Avant Paul-François Sylvestre, aucun historien n'avait encore documenté la contribution des religieux et religieuses au développement de l'Ontario français. L'évangélisation des missionnaires était connue, bien entendu, tout comme le rôle de certaines congrégations dans la fondation d'hôpitaux, écoles et collèges. Mais cela demeurait surtout manifeste dans les grands centres comme Ottawa et Sudbury. Paul-François a le mérite d'avoir brossé un tableau exhaustif de presque chaque institution dirigée par une congrégation de Pères, de Frères ou de Sœurs. Son livre décrit, en ordre chronologique, les 47 communautés venues œuvrer en terre ontarienne. Pour chacune d'elle, il indique leur fondateur ou fondatrice, leur mission et leur date d'arrivée en Ontario. Suit une liste de chaque paroisse, école, pensionnat, collège, hôpital, orphelinat ou terrain de jeux (Patro) sous leur direction.

Grâce au travail de moine accompli par Paul-François, on sait par exemple que les Rédemptoristes ont œuvré à Burlington, Georgetown et Hamilton ; que les Missionnaires du Christ-Roi ont été actives à Longlac ; que les Frères de l'instruction chrétienne ont enseigné à Rivière-aux-Canards et Sturgeon Falls ; que les Frères de Saint-Gabriel ont œuvré à Hearst, Earlton, Belle-Vallée et Welland.

Ce ne sont là que quelques exemples qui illustrent l'immense rayonnement des Pères, Frères et Sœurs en Ontario français. Tout compte fait, Paul-François Sylvestre nous a appris que 46 communautés ont fait œuvre d'enseignement, 14 communautés ont dirigé des paroisses, 10 communautés ont offert des soins hospitaliers, 7 communautés ont fourni un soutien paroissial, 5 communautés ont été contemplatives, 2 communautés ont œuvré dans le domaine du loisir et 7 communautés ont exercé leur travail ailleurs (procure, librairie, etc.).

« La multiplicité des congrégations a permis la plus grande variété des œuvres. Aucune, ou presque, n'a échappé à leur zèle, à leur dévouement, à leur expertise. Ces œuvres abordent toutes les facettes de la vie humaine, depuis la naissance jusqu'à la mort. Quels que soient les besoins du corps, de l'esprit ou de l'âme, une congrégation est là pour offrir soutien et secours. »

Première représentation franco-ontarienne : ACFÉO/ACFO/AFO

Passionné par la recherche et l'écriture, Paul-François Sylvestre sait y trouver son compte car il a parfois le sens des affaires. En 1985 l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO) célèbre son 75^e anniversaire. Elle a en effet vu le jour les 19 et 20 janvier 1910 sous le nom d'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario (ACFÉO). Depuis 2006, elle s'est transformée en Assemblée de la francophonie de l'Ontario (AFO). Pour souligner le 75^e anniversaire de l'ACFO, Paul-François propose aux Éditions L'Interligne (d'Ottawa) de publier un choix de textes qui pourrait s'intituler *Le Discours franco-ontarien* et que l'ACFO pourrait distribuer à tous les délégués de la 36^e assemblée générale annuelle, tenue à Ottawa les 22 et 23 juin 1985.

Une prévente intéresse toujours un éditeur et L'Interligne se montre intéressé. Paul-François ne s'arrête pas là. Pour s'assurer que son projet ne soit pas déficitaire, il propose que le livre renferme quelques pages « hommage », chaque organisme déboursant

évidemment une certaine somme pour y voir figurer son nom. Et il convainc la maison d'édition d'inclure quelques annonces à l'intérieur de la couverture – la Société Radio-Canada et la Fédération des caisses populaires de l'Ontario seront preneurs – et d'obtenir une message pleine page du Bureau du coordonnateur provincial des services en français. *Le Discours franco-ontarien* devient un projet on ne peut plus rentable !

Au moment où l'écrivain lance cette idée de livre-souvenir, il fréquente le Centre de recherche en civilisation canadienne-française depuis déjà cinq ans. Il a fouillé le fonds de l'ACFO et a découvert des documents fort intéressants mais peu connus du grand public. Son choix de textes pour *Le Discours franco-ontarien* ne se limite pas uniquement à des discours prononcés par d'anciens présidents, bien au contraire. On y trouve, par exemple, un éditorial de Jules Tremblay (1879-1927) paru dans *La Justice* au lendemain de la promulgation du Règlement 17, un tract du docteur Raoul Hurtubise (1882-1955) sur les Canadiens français du Nouvel-Ontario et une brochure du journaliste Victor Barrette (1888-1958) sur les droits et devoirs d'un Franco-Ontarien.

Les seize textes réunis dans cet ouvrage nous permettent de constater à quel point le discours franco-ontarien tient de trois ou quatre ingrédients de base : une identité, tantôt décrite en terme de credo ou de dépôt, tantôt traduite en terme d'âme franco-ontarienne ; une unité de corps et d'esprit, que les chefs de file, depuis N.-A. Belcourt jusqu'à Jeannine Séguin, doivent sans cesse susciter chez une communauté si fragile, si isolée, si divisée ; et une continuité qui fait essentiellement appel à l'avenir, à la relève dont parlent et Samuel Genest et Omer Deslauriers.

Si l'ACFO célèbre son 75^e anniversaire en 1985, l'AFO marque son 100^e anniversaire en 2010. Il importe donc de faire un saut dans le temps pour voir comment Paul-François Sylvestre a proposé de souligner cet événement. « En 1985, c'est Marc Haentjens qui était à la direction des Éditions L'Interligne ; en 2009, il était devenu directeur des Éditions David. Comme j'avais aimé travailler avec lui, j'ai proposé un autre projet d'album-souvenir avec prévente, bien entendu. L'aval a été immédiat. » Mais la facture de *Cent ans de leadership franco-ontarien* a largement différé du *Discours franco-ontarien*.

L'auteur a tenu à souligner le 100^e anniversaire de la première « représentation franco-ontarienne ». C'est pourquoi il a mis l'accent non pas sur le discours mais sur le leadership. Il a choisi dix textes de président ou présidente de l'organisme, un pour chaque décennie. Et comme Paul-François a accumulé tout un bagage de connaissances, il a proposé une Chronologie de l'histoire de l'Ontario français, de 1610 à nos jours. « J'ai aussi voulu inclure un tableau détaillé des faits saillants et des principales réalisations de l'ACFÉO, de l'ACFO et de l'AFO ; cela n'aurait pas été possible sans l'appui de Jean Yves Pelletier, qui a également contribué à la rédaction des notes biographiques des 31 présidents et présidentes, en plus de fournir la liste des secrétaires/directeurs généraux de l'organisme et des sièges sociaux de l'ACFÉO/ACFO/AFO au fil des ans. »

Grâce à l'initiative de Paul-François Sylvestre, le public a droit à un survol historique de son organisme porte-parole, et ce sous une forme originale et inédite. En lisant *Cent ans de leadership franco-ontarien*, il apprend que, de 1910 à 2010, la dynamique de l'Ontario français a constamment évolué. Les leaders franco-ontariens ont d'abord enfourché un seul cheval de bataille – l'éducation –, puis ont mené un combat plus large pour embrasser les domaines de la justice et de la santé en français. Bien que l'éducation ne soit jamais devenue une cause gagnée à 100 %, il est maintenant question de tout un éventail de programmes et de services pour une population pluriculturelle. On est passé d'un dossier unique à une société multiple.

Cent ans de leadership franco-ontarien est probablement le premier livre franco-ontarien à avoir joui d'un lancement simultané dans six villes : Windsor, Toronto, Ottawa, Sudbury, Timmins et Hearst. « La technologie nous a permis de rassembler des gens du nord au sud, de l'est à l'ouest. J'étais au Collège Glendon de l'Université York avec la présidente de l'AFO, Mariette Carrier-Fraser, et la ministre déléguée aux Affaires francophones, Madeleine Meilleur. »

Robert Gauthier : le Concours provincial de français

En tant que première représentation franco-ontarienne, l'ACFÉO/ACFO/AFO constitue une véritable institution. Il y en a une autre et elle a eu un lien étroit avec l'ACFÉO ; il s'agit du Concours provincial de français. La seule mention de cet événement évoque aussitôt toute une gamme de souvenirs. Plus de mille élèves, filles et garçons venus de tous les coins de la province, ont participé au célèbre Concours provincial de français, entre 1938 et 1971. On les retrouve aujourd'hui dans toutes les professions. Cela est manifeste en lisant les premières lignes de l'essai intitulé *Le Concours de français, une page d'histoire franco-ontariennes*. Paul-François Sylvestre nous invite à réunir dans une même pièce l'écrivain Jean Éthier-Blais, l'évêque Adolphe Proulx, les juges Jean-Jacques Fleury et Louise Charron, l'homme d'affaires Jean-Pierre Patry, le politicien Gaston Demers, l'administratrice Trèva Cousineau, le professeur Jean-Louis Major, le directeur d'école Paul Chauvin, le chansonnier Donald Poliquin, la journaliste Marie-Élisabeth Brunet et le cinéaste Pierre Vallée. Qu'est-ce que ces personnes ont en commun ? Elles ont toutes participé au concours provincial de français !

« Puisque le Concours de français a été une école de formation pendant plus de trente ans, je tenais à en tracer l'histoire, à en décrire l'impact surtout. Je connaissais son fondateur, Robert Gauthier, et je voulais lui rendre hommage. » Ancien inspecteur d'écoles dans le district de Cochrane et dans le Sud-Ouest ontarien, Robert Gauthier a été directeur de l'enseignement français en Ontario de 1937 à 1964. Aussitôt en fonction, il effectue un relevé des effectifs scolaires canadiens-français et se rend compte que seulement 26 % des écoliers atteignent la 8^e année, comparativement à 80 % du côté anglophone. Pour émuler les jeunes et renverser la situation, Robert Gauthier lance le concours provincial de français. Paul-François en décrit toutes les facettes : l'aval donné par le ministère de l'Éducation, le rôle joué par les inspecteurs, le dévouement des institutrices et instituteurs, les bourses d'études, les autres prix, les trophées, etc.

Lors du premier Concours provincial de français, en mai 1938, Robert Gauthier obtient une bourse extraordinaire du Collège du Sacré-Cœur, de Sudbury. Et cela tombe bien puisque le lauréat est Jean-Guy Blais, de Sturgeon Falls. Son prix est un cours classique complet (huit ans). Le collégien poursuivra ses études en France et deviendra un des plus grands écrivains de l'Ontario français, sous le nom de Jean Éthier-Blais (1925-1995).

Avec *Le Concours de français*, l'auteur devient vraiment une mémoire vive de l'Ontario français. Comme on peut s'y attendre, il dresse la liste de tous les concurrents et concurrentes à tous les niveaux (8^e, 10^e et 12^e années) et précise leur lieu d'origine. Il fait de même pour les lauréats et lauréates, bien entendu. Le chapitre intitulé « Comme tu auras semé, tu moissonneras » est un vrai WHO'S WHO de l'Ontario français. Paul-François donne des exemples de concurrents et concurrentes qui ont fait leur marque en éducation, en religion, en droit, en journalisme en arts et culture, en économie, en politique en santé et en sciences.

Il importe de citer quelques noms pour illustrer à quel point les retombées du Concours provincial de français ont été considérables. Éducation : Agathe Dicaire, Georges Gauthier,

Élisabeth Lacelle, Lionel Poirier Raymond Sauvé, Onésime Tremblay. Religion : les évêques Gilles Cazabon, Paul-André Durocher et Jean-Louis Plouffe. Droit : Pierre Gravelle, Elmer Smith, Étienne St-Aubin. Journalisme : Huguette Burroughs, Adrien Cantin, Réjean Grenier, Chantal Saint-Cyr. Arts et culture : Doric Germain, Guy Huot, Roger Levac, Gilles Provost. Économie : Michelle de Courville Nicol, Gérard Gagnon, Normand Rochefort. Politique : Denis Pommerville, Henri Rocque, Gaétan Serré. Santé et sciences : Lucie Campeau, Robert Éthier, Guy Génier.

Le concours provincial de français n'a pas uniquement profité aux concurrents et concurrentes, encore moins aux seuls lauréats et lauréates. C'est toute la jeunesse des années 1940, 1950 et 1960 qui a su tirer profit de cette institution qui a engendré une sorte de réaction en chaîne. En trois ans, le nombre d'élèves en 8^e année passe de 3 000 à 4 000 et le nombre d'élèves au niveau secondaire passe de 1 500 à 2 770. Mission en voie de s'accomplir !

À Ottawa, le lancement de l'ouvrage de Paul-François a lieu à l'Institut canadien-français le 4 juin 1987, en présence de Robert Gauthier, alors âgé de 85 ans. L'auteur a le plaisir de revoir son institutrice de 8^e année, Sœur Agathe Gratton, devenue supérieure générale des Sœurs de la Charité d'Ottawa.

Au dire de Paul-François Sylvestre, le fondateur du concours de français est une institution en soi. En plus de lancer cette compétition scolaire (1938), Robert Gauthier dirige l'éducation des quintuplées Dionne (1939), crée le premier service de cours par correspondance en français (1941), nomme le premier directeur de l'enseignement de la musique (1942) et établit les premiers jardins d'enfants dans les écoles bilingues de l'Ontario (1950). On ne peut que regretter qu'aucun conseil scolaire n'ait pas encore choisi de nommer une école en l'honneur de Robert Gauthier.

« J'enrage chaque fois que j'apprends qu'un conseil scolaire a nommé une école L'Envolée, L'Horizon, Le Prélude ou Le Sommet, à titre d'exemples. On rate toujours une occasion de faire connaître nos héros et nos héroïnes. Je crois d'ailleurs que les conseils scolaires de langue française devraient être obligés de choisir un nom parmi une liste approuvée par une table de concertation à laquelle siègerait des historiens et des conseillers en patrimoine. »

Pour que l'Ontario français n'oublie pas une figure dominante de son système d'éducation, Paul-François a réuni et annoté dix-huit textes de Robert Gauthier sous le titre *Questions de langue, question de fierté*⁷. S'étalant de 1941 à 1992, ces discours, rapports, articles et messages traitent tour à tour de propos scolaires, du parler français en Ontario, de la guerre à l'ignorance et à la médiocrité, de l'enseignement en français à Toronto et des jardins d'enfants, pour ne nommer que quelques sujets chers à Robert Gauthier.

Pour conclure ce chapitre sur quelques institutions franco-ontariennes, il importe de mentionner que, du temps où il était rédacteur à la pige, Paul-François Sylvestre a écrit un bref historique du Conseil des écoles séparées catholiques d'Ottawa. Ce dernier avait d'abord approché l'historien Robert Choquette, qui s'était désisté en recommandant Paul-François. L'album-souvenir est paru en 1986 et l'auteur est devenu directeur des Éditions L'Interligne et rédacteur en chef de la revue des arts *Liaison* en 1987. Deux ans plus tard, il préparera un agenda souvenir pour marquer le 50^e anniversaire de l'Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens.

⁷ Robert Gauthier, *Questions de langues, question de fierté*, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1993, 192 pages.

4. L'Ontario français a ses sommités

Jusqu'en 1971, la population d'origine française de chaque région ontarienne augmente plus vite que la population environnante. Mais de 1971 à 1986, elle ne cesse de perdre du terrain, et ce dans toutes les régions. Selon l'historien et économiste Fernand Ouellet⁸, les populations d'origine, de langue maternelle et usuelle française baissent respectivement de 27 %, 12 % et 20 % entre 1971 et 1986. Même si le poids numérique des francophones en Ontario chute au fil des ans, il ne cesse d'y avoir des gens qui font leur marque dans des domaines aussi variés que la politique, la religion, le sport, l'entrepreneuriat, les arts et les sciences.

Parlementaires et évêques

Dans sa dernière année de travail à la pige (1986-1987), Paul-François Sylvestre se donne comme mission de faire connaître quelques-unes de ces sommités franco-ontariennes. Il commence par les parlementaires parce que, dans ses recherches, il a mis la main sur un guide de référence intitulé *Legislators and Legislatures of Ontario*. « Ce guide présente, en trois volumes, une liste de tous les députés et ministres du Haut-Canada, du Canada-Ouest et de l'Ontario. J'ai facilement repéré tous les politiciens franco-ontariens dans ces quelques 700 pages, puis je me suis tourné vers le parlement fédéral et j'ai recensé tous les députés et sénateurs représentant l'Ontario français. » Cela totalise plus de 110 parlementaires. Certains sont très connus – Aurélien Bélanger, Napoléon-Antoine Belcourt, Lionel Chevrier, Bernard Grandmaître, Fernand Guindon, Lucien Lamoureux, Paul Martin père –, mais un très grand nombre sont tombés dans l'oubli.

Paul-François entend braquer les projecteurs sur tous nos parlementaires. Il passe des mois à fouiller dans divers centres d'archives et bibliothèques afin de rédiger une note biographique de ces 110 parlementaires. Pour chacun d'eux il déniche une citation, le plus souvent extraite d'un discours en chambre. Le fruit de sa recherche l'amène à publier *Nos parlementaires* en 1986, un ouvrage qui connaît un tel succès qu'une seconde édition est rendue nécessaire en 1987. Quatre instances ontariennes et un organisme québécois s'associent à la publication de *Nos parlementaires* : Association canadienne-française de l'Ontario, Association des enseignantes et enseignants franco-ontariens, Fédération des caisses populaires de l'Ontario, Office des affaires francophones et Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Après avoir noté que le premier député franco-ontarien a été élu à la Chambre des communes 1874, que l'Assemblée législative de l'Ontario a eu le sien en 1883 et que le premier Franco-Ontarien nommé au Sénat y a fait son entrée en 1887, l'auteur dresse des tableaux indiquant les représentants de l'Ontario français, selon les circonscriptions et la date des scrutins ; il nous apprend aussi que neuf sénateurs francophones ont représenté des désignations ontariennes. Aux tableaux, notes biographiques et citations parlementaires s'ajoute une analyse de la vie politique en Ontario français. Paul-François explique où se situent les principaux comtés franco-ontariens, dans quelles conditions les électeurs ont voté « indigo ou vermillon », comment le vote a viré de bord lors du Règlement 17, jusqu'où la politique devient parfois une affaire de famille, etc.

Nos parlementaires a de quoi rendre les Franco-Ontariens fiers. Ils apprennent que l'un des leurs a été élu deux fois Président de l'Assemblée législative de l'Ontario : Alfred Évanturel (1895-1902), que le Québécois Philippe Landry a quitté la présidence du Sénat

⁸ *Les Franco-Ontariens* (sous la direction de Cornelius J. Jaenen), Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, page 186.

pour défendre les droits des Canadiens français de l'Ontario à l'époque du Règlement 17 et que plusieurs régions de l'Ontario ont connu un ministre francophone ; en voici quelques exemples : Jean-Jacques Blais (Nipissing), Défense nationale ; René Brunelle (Cochrane-Nord), Terres et Forêts ; Louis Cécile (Prescott), Tourisme ; Fernand Guindon (Stormont), Travail ; Robert Laurier (Ottawa-Est), Mines ; Joseph-Octave Réaume (Essex-Nord), Travaux publics.

Rares sont les Franco-Ontariens qui ont laissé leur nom à un canton non organisé du Nord de l'Ontario. Selon l'auteur, c'est le cas de Louis Cécile, Onésime Guibord, Joseph Habel, Théodore Legault, Henri Morel, Gaspard Pacaud et Horace Racine.

L'ouvrage de Paul-François Sylvestre démontre que nombre de nos député et sénateurs ont été mus par une solide appartenance à leur communauté linguistique ; ils ont non seulement revendiqué le droit des leurs en matière de culture et d'éducation, mais ont fait entendre leur voix sur des questions sociales et économiques. Ils ont occupé la place qui leur revenait dans l'arène politique et, de ce fait, ont laissé leur marque dans l'histoire ontarienne et canadienne. »

Jusque vers les années 1960, langue et religion allaient de paire en Ontario français. On disait souvent « qui perd sa langue perd sa foi ». Pas étonnant puisque les ancêtres des Canadiens français de l'Ontario sont essentiellement de foi catholique. Dans ce contexte, l'Église occupe une place de choix, tout comme ses leaders, les évêques. Paul-François le sait et il estime que la population ne connaît pas suffisamment ses sommités religieuses. Il entreprend une recherche sur tous les évêques francophones qui sont nés ou ont servi en Ontario. Certains sont évidemment bien connus, tels Mgr Joseph-Eugène-Bruno Guigues, premier évêque de Bytown/Ottawa, et Mgr Armand-François-Marie de Charbonnel, deuxième évêque de Toronto. L'un et l'autre ont d'ailleurs laissé leur nom à une école, entre autres.

En publiant *Les évêques franco-ontariens (1833-1986)*, Paul-François Sylvestre nous apprend, par exemple, que certains diocèses plutôt anglophones ont d'abord eu un évêque francophone. C'est le cas des diocèses de London, Peterborough et Pembroke qui ont été dirigés respectivement par Mgr Adolphe Pinsonneault, Mgr Jean-François Jamot et Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain. L'auteur fait aussi connaître des évêques franco-ontariens qui ont œuvré hors de la province, voire hors du Canada. On sait que Mgr Joseph Charbonneau, né à Lefavre, a été archevêque de Montréal et que Mgr Adolphe Proulx, né à Hamner, a été évêque de Gatineau, mais plusieurs ignorent que Mgr Blaise Morand, de Windsor, a été évêque de Prince-Albert (Saskatchewan), que Mgr Ubald Langlois, o.m.i., de Bourget, a été évêque de Grouard-McLennan (Alberta) et que Mgr Jean Gratton, d'Alfred, a été évêque de Mont-Laurier (Québec).

Certains savent que le frère de Gisèle Lalonde, Mgr Gérard Deschamps, s.m.m. a été évêque de Daru (Papouasie-Nouvelle-Guinée), mais peu de gens sont au courant que Mgr Laurent Guibord, o.f.m., d'Ottawa, a été évêque de San Jose de Amazonas (Pérou) et que Mgr Delphis DesRosiers, o.m.i., d'Embrun, a été évêque de Maseru et Qacha's Nek (Basutoland et Lesotho). Ce ne sont là que quelques facettes de notre histoire qui sont révélées grâce à la recherche de Paul-François. Son livre présente d'abord un tableau de chaque diocèse et ses leaders francophones, propose une mise en contexte historique et un exposé thématique, puis brosse le portrait de 41 prélats, indiquant leur devise et fournissant une citation personnelle.

Le titre du livre indique que tout commence en 1833. C'est l'année où Mgr Rémi Gaulin est nommé évêque coadjuteur du diocèse du Haut-Canada (Kingston). « J'aime croire que

c'est peut-être grâce à ma recherche qu'une école de Kingston porte aujourd'hui le nom du premier évêque francophone de la province. Une école de Peterborough porte aussi le nom de son premier évêque, Mgr Jean-François Jamot. » Mais de tous les prélats mentionnés dans le livre, c'est sans doute Mgr Élie-Anicet Latulipe, évêque de Haileybury, qui ressort comme la plus grande sommité franco-ontarienne. Sous sa houlette, le mouvement de colonisation s'accroît et les Canadiens français s'enracinent dans le Nord de la province. Durant la crise du Règlement 17, Mgr Latulipe n'hésite pas à monter aux barricades. Il se rend même à Rome « pour déverser mon âme dans celle de notre Père commun, le Souverain Pontife. Je lui exposai, telle que je la connais, aussi sincèrement que j'en fus capable, la question des écoles ; je lui dis notre lutte dans ses détails, les raisons que nous croyons avoir de résister à l'anglicisation, et le Pape [Benoît XV] me répondit : "Je pense exactement comme vous."⁹ »

Mgr Élie-Anicet Latulipe est décédé quelques semaines après le terrible incendie du 4 octobre 1922, qui ruina la jeune ville d'Haileybury, y compris la cathédrale et l'évêché. Il avait 63 ans, 37 ans de sacerdoce et 14 ans d'épiscopat. Paul-François s'explique mal que le Conseil scolaire catholique de district des Grandes Rivières n'ait pas encore choisi de nommer une école en l'honneur de Mgr Latulipe, un évêque héroïque, l'une des plus grandes gloires de l'épiscopat franco-ontarien, voire du Canada français.

En ayant à son actif des ouvrages sur les parlementaires, les évêques, les journaux franco-ontariens, les communautés religieuses et le concours de français, Paul-François Sylvestre s'impose de plus en plus comme un spécialiste de l'Ontario français. Il siège aussi, à cette époque-là, au comité de rédaction de la revue culturelle franco-ontarienne *Liaison* et il a publié un roman chez Prise de parole. Cette maison d'édition sudburoise l'invite à présenter une vitrine d'ouvrages franco-ontariens au Pavillon de l'Ontario, dans le cadre du deuxième Sommet de la francophonie qui se tient à Québec du 2 au 4 septembre 1987. « Je me souviens de la visite du ministre délégué aux Affaires francophones, Bernard Grandmaître, accompagné du secrétaire perpétuel de l'Académie française, Maurice Druon. J'ai offert au distingué visiteur un exemplaire du recueil de poésie *Gens d'ici*, de Jean Marc Dalpé. »

Lors de son séjour dans la Vieille Capitale, Paul-François apprend que le rédacteur en chef de la revue *Liaison* a quitté ses fonctions. Une fois rentré à Ottawa, il est invité par les Éditions L'Interligne à prendre la relève. Le défi l'intéresse et il assume l'intérim tout de go. Quelques mois plus tard, lorsque le conseil d'administration étudie les candidatures reçues pour le poste de rédacteur en chef de *Liaison*, Paul-François fait remarquer que L'Interligne n'a pas les moyens de se payer un rédacteur en chef et un directeur de l'édition. Il propose ses services comme directeur-rédacteur, une façon de commencer à réduire le déficit. Le conseil d'administration l'embauche sur-le-champ. Il faut préciser, ici, que L'Interligne accuse alors un déficit accumulé de 40 000 \$; c'est énorme pour un organisme dont le chiffre d'affaires atteint à peine 200 000 \$. Paul-François contribue à réduire le déficit en fusionnant les postes de réceptionniste et commis pour créer le poste de secrétaire administrative. Et comme le ministère de l'Éducation accorde des contrats de service pour l'édition de matériel pédagogique, il dépose une offre qui est aussitôt acceptée et renouvelée à quelques reprises. Avec ces contrats, L'Interligne réalise d'importants gains qui lui permettent de retrouver un équilibre budgétaire.

« La première année, j'avais réussi à faire un léger surplus d'environ 2 000 \$. La deuxième année, le déficit était passé de 21 % à 10 %. La troisième année, le déficit accumulé avant mon arrivée était complètement effacé et nous avons maintenant un surplus de 6 642 \$. Au

⁹ *Les Évêques franco-ontariens, 1833-1986*, Hull, Éditions Asticou, 1986, page 108.

cours des sept années suivantes, il y a toujours eu un surplus. Je n'aurais pas réussi sans l'aide de l'administratrice, Rachel Carrière. »

Qu'il soit permis d'ouvrir une parenthèse pour souligner que durant ses années à la barre de L'Interligne/*Liaison*, Paul-François a suivi presque tous les cours du programme d'Administration des arts à l'Université d'Ottawa. Puisque des crédits étaient accordés pour un projet spécial de nature économique, il a soumis un mémoire sur les moyens pris pour rétablir la stabilité financière des Éditions L'Interligne.

Comme rédacteur en chef, Paul-François Sylvestre fait passer *Liaison* de magazine culturel à revue des arts. Du coup, il réussit à convaincre le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des arts de l'Ontario d'accroître leur soutien. Comme directeur de l'édition, il oriente la mission de L'Interligne vers des ouvrages axés sur le patrimoine franco-ontarien. Il obtient dès lors du financement de l'Office des affaires francophone, dont le directeur général est son ancien collègue de la Maison franco-ontarienne, Rémy M. Beauregard. « Le réseautage a parfois ses bons côtés. *It's who you know*, comme on dit. »

Athlètes et entrepreneurs

Le créneau du patrimoine franco-ontarien permet à Paul-François de travailler avec deux ou trois chercheurs et d'encadrer de jeunes écrivains. Après avoir publié *Nos parlementaires*, L'Interligne récidive avec *Nos magistrats*¹⁰. Paul-François se tourne ensuite vers un secteur populaire, soit celui des athlètes. « J'ai eu la chance de travailler avec deux brillants chercheurs, Jean Yves Pelletier et Sylvie Jean. Nous avons formé un trio pour en arriver à un produit aussi solide qu'inédit. Ce produit est *Nos athlètes, premier panorama*, un ouvrage publié en collaboration avec le Centre franco-ontarien sur le sport et la condition physique / Franc-O-Forme. C'est France Gareau, médaillé d'argent (course à relais), qui figure en page couverture. »

En plus de coordonner ce projet, Paul-François signe plusieurs textes qui décrivent, entre autres, les profondes racines du sport dans la société franco-ontarienne, les jeux interscolaires, provinciaux, nationaux et internationaux, les activités régionales, les trophées d'excellence et les temples de la renommée sportive. Certaines sommités sportives sont bien connues du grand public, notamment les *Flying Frenchmen* : Édouard Lalonde, Didier Pitre et Jean-Baptiste Laviolette qui ont tous joué pour les Canadiens. Le hockey demeure le sport où les Franco-Ontariens excellent en plus grand nombre. On n'a qu'à penser à Aurèle Joliat, aux frères Boucher et Paiement, ainsi qu'à Claude Larose, Percy Lesueur et Denis Potvin, pour n'en nommer que quelques-uns.

Nos athlètes met à l'honneur 150 sommités sportives dont les notes biographiques (seconde partie de l'ouvrage) sont écrites par Sylvie Jean ; s'ajoutent à ces athlètes des personnalités du monde de l'éducation physique, des journalistes sportifs, des entraîneurs et des promoteurs de la condition physique. À titre de coauteur, éditeur et cheville ouvrière de ce projet, Paul-François clame haut et fort que des Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes ont fait preuve d'excellence, peu importe la discipline sportive, que ce soit au niveau amateur ou à l'échelon professionnel.

Jeunes et adultes découvrent ainsi des gloires jusqu'alors tombées dans l'oubli. À titre d'exemples, *Nos athlètes* redonne vie à Albert *Frenchy* Bélanger, champion mondial de boxe (catégorie poids-plume), aux médaillés d'or Francis Amyot (canotage), Gérald Ouellette (tir à la carabine), Julie Leblanc (judo), Marc Cardinal (haltérophilie) et Lucille

¹⁰ Jean Yves Pelletier, *Nos magistrats*, préface de Charles Beer, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1989, 128 pages.

Lessard (tir en campagne), au champion mondial de snooker Georges Chénier et au joueur de baseball par excellence Phil Marchildon.

Quelques chiffres illustrent à quel point les Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes touchent à presque toutes les disciplines, Dans les données suivantes, le chiffre entre parenthèse indique leur nombre en date de 1990 ; certains athlètes figurent dans plus d'une discipline : hockey (94), football (8), athlétisme (7), crosse (5) haltérophilie (5), escrime (4, patinage de vitesse (4), lutte gréco-romaine (3), balle-molle, baseball, boxe, canotage-aviron-kayak, judo, natation, ski (2), bobsleigh, jiu jitsu, kick boxing, snooker, tennis, tir à l'arc, tir à la carabine, tir au poignet, trampoline, volleyball (1).

Comme le dit l'éditeur, *Nos athlètes* fait clairement ressortir qu'on n'avait jamais soupçonné qu'il existait autant d'athlètes – hommes et femmes – ayant laissé leur marque en Ontario français, que l'activité physique constituait une aussi grande force d'attraction pour les francophones de la province. Avec cet ouvrage, Paul-François Sylvestre pose un geste qui confirme une fois de plus son rôle de « mémoire vive de l'Ontario français » !

Il récidive en 1996, cette fois pour faire connaître des sommités du monde des affaires. Très peu sont de notoriété publique. Bien entendu, les noms de Paul Desmarais et de Robert Campeau viennent à l'esprit, mais le génie entrepreneurial franco-ontarien touche toutes les régions, tant au XIX^e qu'au XX^e siècle. « Je ne crois pas que le public s'attendait à découvrir autant de gens d'affaires en lisant *Nos entrepreneurs*. L'ouvrage en recense pas moins de 90, de Paul Desmarais à Paul Daoust, de Napoléon Dubreuil et Napoléon Roy, d'Alfred Gendron à Alfred Laberge, de Georges Lanthier à Georges Lévesque, pour ne jouer que sur quelques prénoms. »

Bien que simple coauteur de *Nos entrepreneurs*, Paul-François assume la direction de ce projet de recherche à titre de coéditeur, le livre étant publié en collaboration avec le Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques. Dans un premier temps, on y décrit l'évolution du contexte économique dans lequel les francophones de l'Ontario ont développé leurs entreprises ainsi que les institutions dont ils se sont dotés pour mieux réussir. Dans un second temps, on a droit à 90 notes biographiques qui illustrent à la fois le dynamisme et la variété de toute une brochette d'entrepreneurs. Il est toujours délicat de braquer les projecteurs sur un nombre limité de sommités car on en privilégie dès lors certaines au détriment des autres. Les noms retenus ici ne visent qu'à démontrer que l'excellence entrepreneuriale se loge à toutes les enseignes et s'enracine dans toutes les régions.

Commençons par la Sud-Ouest, là où s'établit la famille Janisse dès 1745. Climaque Janisse (1847-1922) ouvre un premier salon funéraire à Windsor en 1895. Trois de ses treize enfants – les frères Georges, Armand et Raymond – sont aussi entrepreneurs, d'où le vocable Janisse Frères. Le fils de Georges, Vincent, devient lui aussi entrepreneur de pompes funèbres ; deux fils de Vincent suivent les traces de leur père. En 1989, l'entreprise Janisse Frères/Janisse Brothers achète le salon funéraire Marcotte, de Tecumseh. Depuis 1895, les salons Janisse ont desservi pas moins de 23 000 familles du Sud-Ouest ontarien.

Dans la région du Centre, nous pouvons donner en exemple le libraire Charles Arsenault, un Gaspésien venu s'établir à Toronto en 1951. Neuf ans plus tard, il fonde les Éditions Champlain Limitée ; il ne s'agit pas d'une maison d'édition proprement dite mais plutôt d'une librairie. Pendant nombre d'années, la Librairie Champlain jouit d'une situation de quasi-monopole puisqu'elle est la seule librairie dans le Centre/Sud-Ouest ontarien. L'entreprise est une compagnie à capital action, strictement familiale, dont toutes les actions sont détenues par des membres de la famille Arsenault. Charles est président, son

épouse Berthe Labonté est vice-présidente et gérante de l'entreprise, leurs fils Paul et Marcel sont employés les principaux de la librairie. En 1994, le chiffre d'affaires dépasse deux millions de dollars.

Dans l'Est ontarien, arrêtons-nous à Hawkesbury. C'est là que le jeune André Paquette devient journaliste sportif pour l'hebdomadaire *Le Carillon*. À 21 ans il achète le journal et, à 31 ans, il se porte acquéreur de l'Imprimerie Prescott-Russell. À 50 ans, André Paquette fonde le *Journal de Cornwall*. Sa compagnie – Société de gestion André Paquette – devient rapidement propriétaire de nombreux hebdomadaires de l'Est ontarien. En 1992, il emploie 60 personnes et réalise des revenus de 5 millions de dollars. Membre du bureau de direction des Hebdomadaires du Canada, André Paquette reçoit l'Ordre du Canada en 1982 ; il devient aussi membre de l'Ordre de la Pléiade à titre de chevalier.

À Ottawa, c'est l'embarras du choix. Allons-y pour Jean-Claude Gauthier, un Abitibien qui s'installe dans la capitale fédérale en 1961. Sept ans plus tard, il lance sa compagnie de courtage en assurances générales, J. C. Gauthier et Associés. Parallèlement, l'homme d'affaire achète et construit des propriétés à revenus multiples, notamment des magasins, un restaurant et un motel. Au début des années 1990, le volume total de ventes annuelles de J. C. Gauthier et Associés atteint presque 17 millions de dollars.

Enfin, dans le Nord ontarien, il est difficile de ne pas s'arrêter à J. Conrad Lavigne. Né dans l'Outaouais québécois, il rejoint un oncle à Cochrane, avec qui il dirige une épicerie dès l'âge de 21 ans. Après la Seconde Guerre mondiale, il s'installe à Kirkland Lake et devient copropriétaire d'un hôtel. En 1950, Conrad Lavigne déménage à Timmins et un an plus tard il fonde le premier poste de radio de langue française en Ontario : CFCL. De 1957 à 1965, l'ambitieux homme d'affaires bâtit un réseau de radiodiffusion dans le Nord de l'Ontario ; il s'agit alors du plus grand réseau privé de micro ondes en Amérique du Nord. Par la suite, presque chaque année voit l'ajout d'une nouvelle station de radio ou de télévision. Conrad Lavigne est un véritable géant parmi les radiodiffuseurs et télédiffuseurs canadiens. Son autobiographie *Tour de force* a été éditée par Paul-François.

À titre de coauteur et de coordonnateur de *Nos entrepreneurs*, Paul-François a clairement démontré que nombre de Franco-Ontariens n'ont pas hésité à placer leurs fonds non pas en obligations mais en actions. Ceux qui ont compris l'importance de posséder leur entreprise sont devenus des sommités pour qui la propriété de capitaux devenait un des gages de survie de la communauté franco-ontarienne.

Artistes et scientifiques

Le plus grand exercice de mémoire collective que l'on doit à Paul-François Sylvestre est sans contredit sa compilation de 1 384 éphémérides, de 1610 à nos jours : *L'Ontario français au jour le jour*. L'ouvrage présente des notices historiques et biographiques pour chacun des 366 jours de l'année. Ces éphémérides rappellent des faits saillants concernant la francophonie ontarienne et mettent en évidence environ 950 personnalités de tous les secteurs d'activités.

« Publié en 2005, cet ouvrage est une synthèse de vingt ans de recherche. Mes ouvrages antérieurs sur les parlementaires, évêques, communautés religieuses, athlètes, entrepreneurs et journaux ont évidemment servi de base. J'ai mis ces données à jour et, grâce à l'input de Jean Yves Pelletier, j'y ai ajouté des notices sur une imposante brochette d'organismes, ainsi qu'une panoplie d'artistes, éducateurs et scientifiques. *L'Ontario français au jour le jour* est de loin l'ouvrage dont je suis le plus fier. »

La formule des éphémérides n'est pas nouvelle, mais Paul-François est le premier à l'avoir exploitée avec autant de doigté au profit de l'Ontario français. On peut dire qu'il a fait d'étonnantes trouvailles qui lui ont permis de nous faire connaître encore d'autres sommités franco-ontariennes. L'une d'elles est la chanteuse Marguerite Gignac, née à Windsor en 1928. Cette Franco-Ontarienne se joint tour à tour au Grand Opéra de Montréal et à l'Orchestre symphonique de Montréal. On l'applaudit au Canada, aux États-Unis et en France.

Windsor nous a aussi donné un scientifique dans la personne de Jonathan LaMarre, né en 1962. Reconnu mondialement pour ses recherches sur les mécanismes de la régulation et de l'expression des gènes, il collabore avec des scientifiques du Japon, de la France, du Brésil et de l'Argentine sur la biologie médicale.

Un autre scientifique est un Franco-Ontarien de North Bay. Docteur en science informatique, Hector Lévesque travaille en Californie dans un laboratoire de recherches sur l'intelligence artificielle (1981-1984), puis occupe un poste de professeur à l'Université de Toronto à partir de 1984. Auteur de plusieurs publications scientifiques, invité comme conférencier dans de nombreux colloques en Europe et en Amérique, il est considéré comme une des sommités internationales dans le domaine des recherches sur l'intelligence artificielle. En 1985, Hector Lévesque remporte le Computer and Thought Award, l'une des plus prestigieuses distinctions en science informatique.

Le nom de Dominic Besner n'est probablement pas très connu. Pourtant, il s'agit d'un artiste franco-ontarien qui a exposé partout en Amérique du Nord, de Baie-Saint-Paul à Vancouver, de New York au Nouveau-Mexique. Originaire de North Lancaster, il a produit des œuvres qui se trouvent aujourd'hui dans les collections de Loto-Québec, de la Monnaie royale du Canada, du Cirque du soleil et des casinos de Montréal, Gatineau et Charlevoix (Québec).

L'Ontario français au jour le jour nous confirme que la valeur n'attend point le nombre des années. À Ottawa, le chanteur, danseur et comédien Nicolas Dromard n'a que 10 ans lorsqu'il se joint à l'Ottawa Ballet Company pour la production de *L'Inébranlable Soldat de plomb* au Centre national des Arts. Des bourses l'amènent à faire des stages d'études à Los Angeles et à New York. Au fil des ans, il fait partie de plusieurs comédies musicales à titre d'acteur, de danseur et/ou de chanteur ; on l'applaudit dans *Rockettes The Christmas Spectacular* (Missouri, 1998), *West Side Story* (Stratford, 1999), *Mamma Mia !* (2000-2001), *Oklahoma !* (Broadway, 2001), *Gypsy* (Toronto, 2003), *The Boy from Oz* (Broadway, 2003), *Hairspray* (Toronto, 2004) et *Wicked* (Toronto, 2005).

Terminons ce survol avec une éphéméride très inusitée, à savoir qu'une Franco-Ontarienne a été doyenne de l'humanité pendant huit mois, soit d'août 1997 à avril 1998, selon le livre des records Guinness. Marie-Louise Meilleur, née Chassé, s'installe en Ontario au début du xx^e siècle et donne naissance à dix enfants issus de deux mariages. Elle passe près de cent ans en Ontario, notamment à Rapide des Joachims et Corbeil, où elle meurt à l'âge de 117 ans.

Paul-François Sylvestre a fait connaître à ses compatriotes toute une kyrielle de sommités, leaders ou vedettes. Le 11 octobre 2006, il a eu la surprise de figurer lui-même parmi une liste de cent modèles franco-ontariens. Dans le cadre du Symposium sur la politique d'aménagement linguistique, parrainé par le ministère ontarien de l'Éducation, le comité des Fêtes du centenaire de la construction de l'école Guigues (Ottawa) a dévoilé, ce jour-là, la liste des cent personnalités identifiées comme modèles pour la population francophone de l'Ontario. Paul-François était au nombre de ces figures emblématiques.

5. Une plume au service des Franco-Ontariens

D'Ottawa à Toronto

À la barre des Éditions L'Interligne et de la revue *Liaison* pendant dix ans, soit de 1987 à 1997, Paul-François Sylvestre a ni plus ni moins eu les coudées franches. À titre de rédacteur en chef de la seule revue des arts en Ontario français, il travaillait avec un comité de rédaction qui déterminait *grosso modo* le contenu des diverses livraisons, mais le choix d'écrire lui-même tel ou tel article n'était jamais contesté. Il signe d'ailleurs plusieurs critiques de livres et toutes les nouvelles en bref. Au niveau de l'édition, Paul-François travaille le plus souvent avec des gens qui n'ont encore jamais publié et les encadre dans leur cheminement. Le produit revêt toujours une touche historique.

Parmi les ouvrages publiés par les Éditions L'Interligne durant le mandat de Paul-François, il importe de souligner quelques titres qui retracent la vie de grandes personnalités franco-ontariennes. Il y a d'abord trois biographies : *Almanda Walker-Marchand*, fondatrice de la Fédération des femmes canadiennes-françaises, par Lucie Brunet ; *Lionel Chevrier, un homme de combat*, par Bernard Chevrier ; *Paul Demers*, par Pierre Albert. Signalons aussi deux autobiographies : *Tour de force*, de J. Conrad Lavigne, et *Dans le sillage d'Élisabeth Bruyère*, de sœur Gilberte Paquette. Quelques essais méritent aussi d'être mentionnés : *De la controverse à la concorde : l'Église d'Alexandria-Cornwall*, de Robert Choquette ; *La Vieille Dame, l'archéologue et le chanoine : la saga de Dollard des Ormeaux*, par Jean Laporte ; *Kingston : son héritage français*, de Léopold Lamontagne ; *Diefenbaker et le Canada français*, par Marcel Gingras.

Paul-François accompagne également Mylaine Demers dans la rédaction de son premier roman, *Mon père, je m'accuse*. Il encourage aussi Odile Gérin à publier *D'un obstacle à l'autre : vers le Conseil scolaire de langue française* d'Ottawa.

La publication de cinq livraisons par année de la revue *Liaison* et l'édition de quelques livres n'empêchent pas Paul-François de demeurer actif au niveau de sa propre création littéraire. Il publie, entre autres, les romans *Anne, ma sœur Anne* (1988), *Le Mal aimé* (1994) et *Homosecret* (1997). Pour ce dernier ouvrage, il reçoit une subvention du Conseil des arts de l'Ontario. « La lettre m'annonçant cette subvention a été suivie, quelques mois plus tard, par un offre d'emploi. En 1996 j'avais posé ma candidature pour le poste de Responsable du Bureau franco-ontarien, mais on avait plutôt choisi Paulette Gagnon. Elle est demeurée en fonction pendant treize mois et le Conseil des arts de l'Ontario m'a laissé savoir que j'avais été leur second choix. Si le poste m'intéressait toujours, je n'avais que venir rencontrer la directrice générale. Ce que je fis tout de go ! »

Paul-François quitte L'Interligne/*Liaison* en août 1997. De tous les rédacteurs en chef de *Liaison* – Denise Truax, Fernan Carrière, Stefan Psenak, Arash Mohtashami-Maali – il est celui qui est demeuré le plus longtemps en poste. Maintenant, il se trouve de l'autre côté de la clôture. C'est lui qui va évaluer les demandes de subventions de son ancien employeur.

En 1997, le Bureau franco-ontarien du Conseil des arts de l'Ontario (CAO) gérait une enveloppe d'environ un million de dollars, couvrant les programmes suivants : Théâtre, Édition, Organismes de développement des arts, Diffusion culturelle, Projets spéciaux, Création littéraire, Chanson et musique. Les demandes pour les deux derniers programmes sont évaluées par un jury de pairs (auteurs ou chanteurs) qui approuve un montant précis ;

pour les autres programmes, un comité de sélection fait des recommandations, mais c'est le responsable qui détermine le montant devant être approuvé par le conseil d'administration du CAO.

Lorsque Paul-François entre en fonction, sa directrice est francophone, tout comme quelques rares collègues de travail. Les réunions du personnel et du conseil d'administration se déroulent en anglais. Tous les clients du Secteur franco-ontarien présentent leur demande en français, bien entendu ; le responsable choisit les jurés et les membres des comités d'évaluation, dont les réunions se passent exclusivement en français. « Il n'en demeure pas moins que je travaillais pour la première fois dans un environnement anglophone. Tous les documents internes étaient rédigés en anglais et nous avions constamment des réunions de tous les responsables de secteurs, où j'étais la seule personne bilingue. »

Paul-François demeure en fonction au Conseil des arts de l'Ontario pendant un peu plus de cinq ans (août 1997 – novembre 2002). Il doit manœuvrer dans un contexte de coupures budgétaires. Elles avaient commencé sous le gouvernement néo-démocrate de Bob Rae et se poursuivaient sous l'administration conservatrice de Mike Harris. La nouvelle directrice générale du CAO, Diana Scott, a la tâche de réduire la taille de l'organisme. Plusieurs postes sont abolis et chaque secteur doit se battre bec et ongle pour obtenir la moindre augmentation de son budget. « Quand j'ai rencontré Diana Scott, je lui ai dit que ses initiales voulaient dire *goddess* (DS/déesse). Je suis immédiatement tombé dans ses bonnes grâces. Elle connaissait rien à la francophonie ontarienne et me faisait pleinement confiance. Arguments à l'appui, j'ai réussi à faire légèrement accroître mon budget de Diffusion culturelle pour venir en aide à un plus grand nombre de centres culturels. »

Les Hiers

Au moment de son arrivée à Toronto, Paul-François était déjà un collaborateur de l'hebdomadaire *L'Express*. Chaque année, on pouvait y lire ses récits de voyage et un conte de Noël. En 2001, il propose à « l'hebdos des francophones du Grand Toronto » une chronique d'histoire franco-ontarienne et suggère qu'elle s'appelle Les Hiers. Ce titre désignait jadis une collection des Éditions Asticou (Hull), où l'auteur avait publié *Bougrerie en Nouvelle-France*.

Pendant sept ans, soit du 30 janvier 2001 au 11 décembre 2007, Paul-François met sa plume au service des Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes. Il publie quelque 350 chroniques qui traitent de tous les aspects de la vie franco-ontarienne : colonisation, éducation, politique, économie, religion, sports, arts et culture. Les sujets sont choisis en fonction d'un anniversaire. On signale tantôt un événement qui s'est passé 50 ans passés ou le 75^e anniversaire de naissance d'un évêque, homme d'affaires, politicien ou artiste. « J'avais décidé que l'anniversaire souligné serait un chiffre rond, pas de 32^e ou 47^e, par exemple. Ma première chronique portait sur l'hebdomadaire *La Feuille d'érable*, de Tecumseh, dont c'était le 70^e anniversaire de fondation (29 janvier 1931). Tout au long de l'année, j'ai parlé de l'explorateur René-Robert Cavelier de La Salle, du missionnaire Joseph Le Caron, de la pionnière Élisabeth Bruyère, du sénateur Philippe Landry, de l'hockeyeur Aurèle Joliat, de l'homme de lettres Séraphin Marion, de l'Ordre de Jacques-Cartier et du tricentenaire de la première colonie permanente en Ontario (Windsor), pour ne citer que quelques exemples. »

En signant 350 chroniques, l'écrivain passe en revue à peu près toutes les facettes de l'histoire franco-ontarienne. À titre d'exemples, voici à quoi ressemblaient les sujets traités au cours d'un mois en 2002, 2004 et 2006 :

CHRONIQUE	ANNIVERSAIRE	SUJET
7 mai 2002	35 ^e	Comité franco-ontarien d'enquête culturelle
14 mai 2002	90 ^e	Naissance de l'entrepreneur Napoléon Roy
21 mai 2002	45 ^e	Naissance de l'athlète Lucille Lessard
28 mai 2002	65 ^e	Premier concours provincial de français
4 mai 2004	45 ^e	Béatification de Mère d'Youville
11 mai 2004	65 ^e	Fondation de l'AEFO
18 mai 2004	255 ^e	Proclamation du gouverneur La Galissonnière
25 mai 2004	70 ^e	Naissance des quintuplée Dionne
1 ^{er} août 2006	55 ^e	Naissance du scientifique Hector Lévesque
8 août 2006	110 ^e	Naissance du hockeyeur Georges Boucher
15 août 2006	40 ^e	Naissance de la chanteuse Luce Dufault
22 août 2006	325 ^e	Prêt de Madeleine de Roybon d'Allonne à de La Salle
29 août 2006	160 ^e	Naissance du parlementaire Alfred Évanturel

Et voici un exemple d'une chronique :

LES HIERS

Il y a 35 ans :

Le Rapport Bériault conduit à la création des écoles secondaires de langue française

La question des écoles secondaires de langue française en Ontario a suscité de nombreux débats et a même parfois dressé le clan catholique contre le clan public. En 1963, le congrès de l'Association canadienne-française d'éducation d'Ontario (ancêtre de l'ACFO) porte sur « L'impasse de notre enseignement secondaire ». Au congrès de 1967, un projet de mémoire concernant un régime d'écoles secondaires bilingues est soumis aux délégués de l'ACFO. En 1968, le président Roger N. Séguin énumère les conditions nécessaires à l'épanouissement de la population franco-ontarienne, y compris un régime scolaire financé adéquatement et répondant aux besoins des Franco-Ontariens. Le gouvernement crée un Comité sur les écoles de langue française en Ontario, présidé par Roland Bériault qui dépose son rapport en 1968, soit 35 ans passés.

Le Rapport Bériault conduit à l'adoption des lois 140 et 141, l'une instituant des écoles secondaires publiques de langue française, l'autre créant des Comités consultatifs de langue française pour faire entendre la voix des Franco-Ontariens auprès des conseils scolaires majoritairement anglophones. La partie n'est que partiellement gagnée. Les Franco-Ontariens acceptent ce régime d'écoles publiques à défaut d'un système catholique (qui viendra plus tard). Il y a aussi la gestion scolaire qui ne leur est pas encore accordée et pour laquelle ils continuent de multiplier leurs pressions jusqu'à ce que le gouvernement Harris crée les douze conseils scolaires de langue française.

Roland Bériault est un éducateur né à Ottawa le 4 juillet 1912. Il enseigne dans les écoles séparées d'Ottawa, de 1937 à 1942, puis détient divers postes administratifs dans les secteurs public et privé, de 1943 à 1965. Il est le premier secrétaire (1939-1941) de l'Association des enseignantes et des enseignants franco-ontariens et son président général de 1941 à 1942. Roland Bériault joue aussi un rôle actif au sein de l'Association canadienne d'éducation de langue française : directeur et membre du bureau de direction (1961-1966), vice-président (1966-1969), président en 1968. Il est commissaire et président de la Commission des écoles séparées d'Ottawa (1962-1965). Il siège au comité exécutif de Canadian Education Association (1968), à la Commission permanente Ontario-Québec (1969), au Comité consultatif de la formation des maîtres de l'Université d'Ottawa (1969) et au Conseil supérieur des écoles de langue française de l'Ontario (1972).

En 1979, Roland Bériault reçoit le Mérite franco-ontarien en éducation. Il est décédé à Ottawa le 11 mai 1983.

L'Express (Toronto), semaine du 2 au 8 décembre 2003, page 3.

Le 12 décembre 2006, la Société d'histoire de Toronto décerne son Prix Jean-Baptiste-Rousseau à l'auteur des chroniques « Les Hiers » pour souligner sa contribution inlassable et exceptionnelle à la popularisation de l'histoire franco-ontarienne et à la promotion de l'identité franco-ontarienne. Sur la plaque que la présidente Rolande Smith lui remet, on

peut lire la citation suivante : « Trois cents chroniques de suite dans un journal hebdomadaire français à Toronto par le même auteur, cela mérite d'être souligné. Au fil des ans, ces chroniques publiées sous la rubrique Les Hiers ont contribué à promouvoir un sentiment d'appartenance, voire de fierté en Ontario français. Que serait l'histoire de l'Ontario français sans Paul-François Sylvestre ? Elle serait bien mince, elle serait moins détaillée et moins connue, on le l'aurait pas sous le bout des doigts tous les jours. ».

En 2008, Paul-François propose une autre formule à *L'Express* en 2008, car il veut éviter de se répéter (ce qui était un 45^e anniversaire en 2003 devient un 50^e anniversaire en 2008). La nouvelle chronique est un quiz intitulé Qui suis-je ? Les lecteurs voient trois photos, avec nom, et lisent trois brèves notes biographiques où aucun nom n'est mentionné. Ils doivent associer la bonne note au bon nom. À titre d'exemple, le quiz du 5 août 2008 s'intitule « Entrepreneur, historien, écrivain ». Les notes biographiques anonymes sont présentées pêle-mêle et les lecteurs doivent les associer à Robert Campeau, Gaétan Gervais ou Antonio D'Alfonso.

Le quiz du 23 septembre 2008 met en vedette trois femmes ; il s'intitule « Productrice, animatrice, bureaucrate ». Les notes biographiques doivent être associées à Denise Robert (*Les Invasions barbares*), Simone Lantaigne (fondatrice des Centres d'Accueil Héritage, Toronto) ou Judith Larocque (sous-ministre de Patrimoine canadien).

Testez vos connaissances avec le quiz suivant, en date du 5 février 2008 :

QUI SUIS-JE ?

Sénateur, éditeur, metteur en scène



Gustave Lacasse



Alain Baudot



Joël Beddows

1. Je suis né le 6 février 197 à Sturgeon Falls (Ontario). Professeur, metteur en scène et dramaturge, je suis directeur artistique du Théâtre la Catapulte depuis 1998. J'enseigne au Département de théâtre de l'Université d'Ottawa depuis 2001. Mes productions à La Nouvelle Scène d'Ottawa incluent *Faust : Chroniques de la démesure*, de Richard J. Léger, *Le Testament du couturier*, de Michel Ouellette, et *Safari de banlieue*, de Stephan Cloutier. En 2007 j'ai signé la mise en scène du *Chien*, de Jean Marc Dalpé, au Théâtre du Nouvel-Ontario. Je suis coauteur, avec Hélène Beauchamp, de l'essai intitulé *Les théâtres professionnels du Canada francophone: entre mémoire et rupture*. En 2005, j'ai été le premier francophone à recevoir le prix John-Hirsch qui récompense le metteur en scène le plus prometteur de l'Ontario. Qui suis-je ?

2. Je suis né le 7 février 1890 à Sainte-Élisabeth-de-Joliette (Québec). Médecin, je m'installe à Tecumseh, près de Windsor, en 1913. Je fonde l'hebdomadaire *La Feuille d'érable* le 29 janvier 1931 et j'y signe des éditoriaux pendant plus de vingt ans, souvent sous des pseudonymes aussi variés que Jean de Fierbois, Perspicax, Magister et Civis. Je suis tour à tour vice-président de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario, commissaire d'école et maire de Tecumseh. Je suis nommé au Sénat le 10 janvier 1928; à 37 ans seulement, je suis le plus jeune membre de Chambre rouge. Par mes discours et mes écrits, je me fais le

champion du bilinguisme et le défenseur de « Sa Majesté la Langue française ». On m'a surnommé « Le Lion de la Péninsule ». Je suis décédé le 18 janvier 1953. Qui suis-je ?

3. Je suis né le 7 février 1940 à Soissons (France). Professeur, chercheur et éditeur, je suis spécialiste de l'histoire et de la sociologie des littératures francophones. J'ai fondé le Groupe de recherche en études francophones en 1984 et les Éditions du Gref en 1987. J'ai publié *Musiciens romains de l'Antiquité*, *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques* (codirigé avec J.-C. Jaubert), *Répertoire pour une initiation à la chanson de langue française*, *Exilés, marginaux et parias dans les littératures francophones* (codirigé avec S. Beckett et L. Boldt-Irons), *Georges Mounin: travaux pratiques de sémiologie générale* (codirigé avec C. Tatilon) et *Bibliographie annotée d'Édouard Glissant*. Je suis membre de la Société royale du Canada, officier de la Couronne de Belgique, officier dans l'Ordre des Palmes académiques (France) et lauréat du Prix de l'Alliance française de Toronto. Qui suis-je ?

Réponse : 1. Joël Beddows, 2. Gustave Lacasse, 3. Alain Baudot.

« J'ai adoré écrire ces chroniques. J'avais carte blanche. Je puisais librement dans toutes les données accumulées depuis une quinzaine d'années. Mon *Ontario français au jour le jour* constituait une base sur laquelle je pouvais désormais me bâtir une réputation. »

Lectures franco-ontariennes

Parallèlement à la publication de ces chroniques, Paul-François rédige des critiques de livres pour *L'Express* à partir de 2001 et pour *Le Métropolitain* à partir de 2003. Au fil des ans, il recense pas moins de 925 ouvrages. De 2003 à 2011, cela représente au minimum deux comptes rendus par semaines. Les critiques fournies au *Métropolitain* de Brampton peuvent aussi paraître dans *Le Régional* de Hamilton, *L'Action* de London et *Le Rempart* de Windsor. Bien entendu, ces articles ne traitent pas majoritairement de livres franco-ontariens car il ne s'en publie pas plus d'une cinquantaine par année, tous genres confondus. Par choix, le critique de *L'Express* et du *Métropolitain* décide de ne recenser que des romans, nouvelles, essais, biographies et, à l'occasion, des livres pour la jeunesse. Il n'estime pas avoir l'expertise nécessaire pour recenser des recueils de poésie et des pièces de théâtre.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que, de tous les chroniqueurs littéraires en Ontario français, Paul-François demeure le plus prolifique. En s'arrêtant uniquement à ses recensions d'ouvrages franco-ontariens, on se retrouve devant plus de 200 articles écrits entre décembre 2002 et août 2011. Il faut préciser que les critiques de livres franco-ontariens n'ont commencé à paraître qu'après son départ du Conseil des arts de l'Ontario, en décembre 2002. Il ne pouvait évidemment pas recenser des livres publiés par ses clients, les éditeurs franco-ontariens.

Ces 200 recensions portent sur des ouvrages écrits par 100 auteurs franco-ontariens. Certains sont évidemment bien connus ; on n'a qu'à penser à Marguerite Andersen, Hédi Bouraoui, Andrée Christensen, Dominique Demers, Jacques Flamand, Doric Germain, Didier Leclair, Pierre Léon et Michel Ouellette. Plusieurs sont des écrivains qui publient pour la première fois : Ryad Assani-Razaki, Jacqueline Kelly, Hélène Koscielniak, Glen Charles Landry, Jean-Claude Larocque et Denis Sauvé.

« Qu'il s'agisse d'un auteur chevronné ou d'une écrivaine émergente, mon approche demeure la même. Je donne une appréciation personnelle et je ne tente pas de procéder à une analyse de style académique. Je ne cherche pas à convaincre ; je me contente plutôt de partager avec mes lecteurs un point de vue parmi bien d'autres. »

Paul-François se considère plus comme un chroniqueur qu'un critique littéraire. Il ne publie jamais une recension entièrement négative. S'il lui arrive de signaler des faiblesses, on peut être certain de trouver au moins une phrase positive. « Je ne me souviens pas avoir publié un compte rendu où l'auteur ne pouvait pas extraire une remarque digne de figurer avec brio sur son site Internet. En parlant d'un livre pour enfant écrit par Jacqueline Kelly – qui est ma sœur –, j'ai noté que la rime était présente à chaque vers, mais qu'elle s'avérait parfois douteuse (*calmer* rime avec *bébé* et *lui* rime avec *merci*). J'ai aussitôt ajouté que le rythme n'en demeurerait pas moins entraînant et que le dénouement de l'intrigue saurait plaire à tout jeune lecteur. »

Dans le domaine de la critique littéraire, il y a un dicton qui permet aux critiques négatifs de se justifier : « Parlez-en en bien, parlez-en en mal, mais parlez-en ! » Paul-François ne retient que le dernier élément de cette boutade. Il est important pour lui de parler des livres franco-ontariens. Le lectorat des deux hebdomadaires de langue française à Toronto n'a pas souvent l'occasion d'entendre parler de romans, nouvelles ou essais franco-ontariens. Les chroniques LIVRES de *L'Express* et du *Métropolitain* demeurent probablement leur seule avenue de découverte. À cet égard, Paul-François met véritablement sa plume au service des Franco-Ontariens. Et pas uniquement ceux du Sud puisqu'il a eu l'idée de regrouper ses recensions dans un recueil afin de leur donner une nouvelle vie, voire une plus grande visibilité.

Ce premier regroupement a réuni les 47 recensions parues entre décembre 2002 et mars 2005 dans un recueil intitulé tout simplement *Lectures franco-ontariennes*. Une fois n'est pas coutume. Paul-François a récidivé avec *Lectures franco-ontarienne 2* qui regroupe les 83 recensions parues entre mars 2005 et septembre 2008. Jamais deux sans trois ! Le chroniqueur a rassemblé les 54 recensions parues entre octobre 2008 et octobre 2010 dans *Lectures franco-ontariennes 3*.

« Il se publie peu de compte rendus en Ontario français. À ma connaissance, *L'Express* est le seul à le faire systématiquement d'une semaine à l'autre. *Le Métropolitain* est aussi de la partie, mais il alterne parfois avec un autre hebdo du Sud ontarien. Je suis vraiment privilégié de pouvoir compter sur la collaboration des hebdomadaires de Toronto, Brampton, Hamilton, London et Windsor. Je suis aussi redevable aux Éditions du Gref de rediffuser mes recensions, de leur redonner vie et, partant, de contribuer activement à faire connaître une partie de la littérature franco-ontarienne contemporaine. En publiant mes *Lectures franco-ontariennes*, le Gref permet aux bibliothécaires, aux enseignants, aux élèves, aux membres de clubs du livre et aux lecteurs éloignés de découvrir et d'apprécier un riche patrimoine littéraire. »

Toronto s'écrit

En quittant le Conseil des arts de l'Ontario en 2002, Paul-François avait indiqué à ses collègues qu'il voulait se consacrer à son premier amour, l'écriture. Deux ans plus tard, il publie le roman *69, rue de la Luxure*, puis *L'Ontario français au jour le jour* paraît en 2005. C'est lors d'une visite à Québec qu'un nouveau projet d'écriture commence à germer. Paul-François se rend toujours bouquiner à la Librairie Pantoute, rue Saint-Jean. Par pur hasard, il met la main sur *Québec : des écrivains dans la ville*, un ouvrage publié en 1995 par les Éditions de L'instant même et le Musée du Québec.

« On y présentait des extraits d'ouvrages où des écrivains décrivaient la Vieille Capitale. On avait l'embarras du choix, depuis Samuel de Champlain jusqu'à Chrystine Brouillet. Dès que j'ai parcouru ce livre, je me suis dit que Toronto pourrait aussi faire l'objet d'un tel

traitement. De retour à ma chambre dans l'Hôtel Sainte-Anne, j'ai immédiatement commencé à noter, de mémoire, les titres où il est question de la Ville Reine. »

L'écrivain se rend vite compte qu'il doit délimiter les paramètres de sa recherche car il existe pas moins de 450 œuvres de fiction, en langue anglaise seulement, où la Ville Reine est décrite d'une façon ou d'une autre. Comme il veut mener une entreprise à la fois originale et inédite, il décide de limiter sa recherche à des écrits en provenance de l'Ontario français. L'entreprise est de taille, car il s'agit de rassembler le plus grand nombre de textes où des auteurs franco-ontariens décrivent Toronto dans leurs romans, nouvelles, contes, récits, poèmes, pièces de théâtre et essais.

Après plus d'un an de recherche, Paul-François a déniché 60 auteurs et retenu 120 extraits de leurs œuvres pour constituer l'ossature de ce qui va devenir *Toronto s'écrit : la Ville Reine dans notre littérature*. Les citations ne forment que 40 % du contenu de *Toronto s'écrit*. Elles sont accompagnées de données exhaustives, tant historiques et démographiques qu'économiques, politiques et culturelles. L'ouvrage renferme aussi quelques appendices, dont un sur la toponymie française des rues torontoises et un autre sur la liste des maires de la Ville Reine, de 1834 à nos jours. Le tout est agrémenté de 140 illustrations, la plupart en couleurs.

« C'était la première fois que je rédigeais un essai littéraire. Je me suis emballé car je naviguais en territoire vierge. Personne n'avait encore publié le portrait littéraire (francophone) d'une ville en Ontario, qu'il s'agisse d'Ottawa, Sudbury ou Toronto. » Paul-François faisait effectivement œuvre de pionnier.

Comme l'auteur porte un intérêt particulier à l'histoire, la première partie de son livre décrit Toronto sous le Régime français, puis durant la période du Haut-Canada ; on assiste ensuite à sa croissance au cours du dix-neuvième siècle et à son effervescence au vingtième siècle. Quelque vingt-cinq extraits littéraires, surtout des fragments d'essais, ponctuent ce survol historique. La seconde partie, intitulée « La Ville Reine de nos écrivains », nous montre Paul-François en pleine possession de ses moyens d'édification mémorielle. Tout y passe : les premières impressions d'un nouvel arrivant, la ville méconnue ou mal aimée, le regard sur les rues Yonge, Queen et King, les quartiers multiculturels, le paysage architectural, le visage francophone de la capitale ontarienne et le village gai, sans parler de la rivalité entre Toronto et Montréal. Les passages littéraires de cette seconde partie proviennent surtout de romans, nouvelles, pièces de théâtre et recueils de poésie.

Promenade littéraire à Toronto

À la lumière de sa recherche aussi inédite qu'inégalée, Paul-François Sylvestre a imaginé une sorte de promenade littéraire au centre-ville de Toronto. Le départ s'effectue depuis l'Hôtel de ville (100, rue Queen Ouest). Dans le paysage emblématique de Toronto, les tours jumelles de l'Hôtel de ville, construites en 1965, sont reconnues dans le monde entier comme un chef-d'œuvre d'architecture. Leur conception revient à l'architecte finlandais Viljo Revell, et leur élégance a longtemps fait battre le centre-ville « au rythme d'une modernité éblouissante », pour reprendre une expression de Hédi Bouraoui. Le poète Denis Bouchard, lui, voit dans ces deux tours de béton en forme d'arc un symbole de « lubricité contenue ». Voici, à cet égard, quelques vers de son poème intitulé tout simplement « Toronto » :

Image de lubricité contenue
l'hôtel de ville un rien pornographique
restera pourtant chaste
malgré ses audaces de béton.

(Denis Bouchard, *Fin de paysage*, poésie, Hearst, Éditions Le Nordir, 1989, page 63.)

Pendant près de soixante ans, soit de 1793 à 1851, la rue Queen est connue sous le toponyme « Lot Street ». Par la suite, elle reçoit son nom actuel, en hommage à la reine Victoria. De 1850 à 1900, plusieurs Irlandais élisent domicile dans la section ouest de la rue Queen. De 1920 à 1950, ce quartier accueille une imposante communauté polonaise et ukrainienne. De 1950 à 1970 des nouveaux arrivants du Portugal s'y installent. Depuis, ces communautés ont élu domicile dans d'autres secteurs de la Ville Reine, laissant à la rue Queen sa vocation actuelle d'artère connue pour ses boutiques, ses restaurants, ses salons de coiffures et ses studios de radio et de télévision, notamment CHUM, MuchMusic, Bravo et Citytv.

Patrice Desbiens est probablement le premier écrivain franco-ontarien à consacrer un poème entier à la rue Queen. Cela apparaît dans *l'espace qui reste*, recueil publié en 1979. Le poète vient d'avoir 30 ans, et il décrit les jeunes qui roulent dans cette artère torontoise au volant de « leurs minounes rouillées » (voitures usagées) et au rythme des icônes de la sous-culture des années 1970 :

vendredi soir queen street east

c'est vendredi soir sur
queen street est et
des jeunes rentrent et sortent
des restaurants.
coke.
gomme.
jeunes fauves aux jeans
serrés.
les rolling stones en spectacle
dans leurs yeux.
dylan à la radio.
des matous dans leurs
minounes rouillées.
fritz le chat venu des
banlieues dans la voiture
à papa.
des annonces pour les
forces armées canadiennes
à la radio.
c'est toronto
dans le vendredi soir
de mes os.

(Patrice Desbiens, *l'espace qui reste*, poésie, Sudbury, Prise de parole, page 49.)

Osgoode Hall (130, rue Queen Ouest) est la Faculté de droit de l'Université York de Toronto. Quelques Franco-Ontariens y étudient en 1920, dont. Fulgence Charpentier et Armand Racine. Ce dernier a fait la guerre dans les forces navales canadiennes ; il se trouve à bord du tramway de Toronto, en pleine discussion avec son ami Fulgence. Voici comment Charpentier décrit la scène :

Debout dans le tramway, notre voix portait loin. Un voyageur, agacé par une conversation qu'il ne comprenait pas, eut le malheur de dire *Speak White!* Piqué par une guêpe malapprise, mon compagnon bondit sous l'outrage. Dans un anglais aussi narquois que possible, il répondit : « Mon cher ami, ici on parle anglais selon vous. Mais je parlerai français où et quand je voudrai. Je sors de la marine canadienne où j'ai fait trois ans de

guerre pour défendre la liberté, dont celle de parler français dans mon pays. Où étiez-vous pendant la guerre ? » Le pauvre bonhomme, qui n'avait rien d'un Bonaparte, descendit à l'arrêt suivant. Les voyageurs, médusés, applaudirent. C'est la seule fois que j'ai entendu *Speak White* et que j'ai été témoin d'applaudissements dans un tramway.

(Fulgence Charpentier, « Toronto au temps jadis », *Le Droit*, Ottawa, 12 mars 1985.)

Descente vers la rue King. Construite durant le règne du roi George III (1760-1820), cette rue est complétée quand la ville porte encore le nom de York. Aujourd'hui, le tramway 504 sillonne la rue King et demeure le plus achalandé du réseau, transportant en moyenne 50 000 passagers par jour. La rue King est l'adresse de la cathédrale anglicane St. James, de l'église presbytérienne St. Andrews', de la salle de concert Roy Thompson, des théâtres Princess of Wales et Royal Alexandra, du *Toronto Sun*, de la Bourse de Toronto et de First Canadian Place (le plus haut édifice de Toronto avec ses 72 étages).

Un des 50 000 passagers qui embarquent à bord du tramway 504 est le *Francorien* que décrit le poète Glen Charles Landry. Acadien d'origine, Landry vit à Toronto depuis une dizaine d'années, « déporté chez les têtes carrées », écrit-il dans le poème « War chiac ». Lorsque le poète parle de la Ville Reine, sans nécessairement la nommer, il est difficile de ne pas y voir l'influence de Patrice Desbiens. Ce dernier a déjà écrit : « je vis à toronto, ontario / j'ai un larousse de poche / avec 32,000 mots / je trébuche sur ma langue ». Glen Charles Landry emprunte le même ton lorsqu'il affirme : « Chus juste un Francorien / J'ai une langue / Qui ne sait plus sur quel joual trotter ». Lorsqu'il se promène à bord du tramway de la rue King, le poète ne cherche pas ses mots, mais un peu d'air pour vivre « dans cet aquarium rouge roulant » :

Je suis le Francorien du *streetcar* 504

J'ai de la misère à respirer
Dans cette mer d'étrangers
Qui m'ont encerclé
Y a pus d'air

[...]

Comprenez
Que j'ai aucune idée vers quoi on peut s'en aller
Dans cet aquarium rouge roulant
Dans les rues de Toronto

(Glen Charles Landry, *Croquis urbains d'un Francorien*, poésie, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2007, pages 66-67.)

Descente vers la rue Front : Tour CN. Au milieu des années 1960, Toronto sort de ce que certains analystes ont qualifié de « long sommeil d'avant-poste colonial ». La ville a alors le sentiment que tout est possible, et cela va s'exprimer le plus clairement dans la nouvelle architecture de l'époque. La fin des années 1960 et le début des années 1970 seront marqués par une renaissance architecturale, grâce notamment à la réalisation de trois projets : l'hôtel de ville de Toronto (1965), le Toronto Dominion Centre (1969) et la Tour CN (1976).

De tous les écrivains qui ont décrit la Tour CN dans leurs romans, contes, nouvelles ou poèmes, Hédi Bouraoui demeure sans doute celui qui en brosse un portrait des plus précis et détaillé. Voici comment la Tour CN, narratrice d'un roman, décrit son entourage :

Le soleil semble cascader sur les contours de nébuleuses éparses. La ville est transformée au-delà du réel. Je ne suis plus dans la rayonnante nudité des gratte-ciel. Des zones d'ombre rongent certains buildings. L'harmonie de la lumière unifiée est brisée.

Chaque éclairage tente d'attirer à lui seul l'intensité du feu de sa rampe. Mon regard voltige de toit en toit. S'attarde sur ces insignes épinglés à la devanture des bâtiments. Comme la légion d'honneur à la boutonnière ! Un Lion lèche une couronne chapeautant un globe, tout jaune, juste à mes flancs, apposé à la Banque Royale. Un carré rouge, en forme de C angulaire couché, contenant un T droit, en creux pour indiquer *Canada Trust*. Un immense M en lumière bleue, et en forme de scie, les dents sur une barre, trône sur le bâtiment le plus élevé appartenant à la Banque de Montréal. Derrière ce mastodonte, c'est *Commerce Court*. Puis le S rouge sert de tampon au *Sheraton Hôtel* puis les quatre buildings noirs qui ordonnent le conventionnel des formes en se nommant *Toronto Dominion Centre*. En grosses lettres rouges, l'Hôtel Skydome signale son charme étrange avec ses majuscules gonflées à bloc sur lesquelles brillent une étoile de sang, et une plume ancienne trempée dans le O du dôme. Ce qui me fait mal au cœur dans cette cartographie futuriste, c'est que le *Royal York*, point d'attrait de la ville, il y a à peine trente ans, soit écrasé par ces nouveaux venus qui lui font la gueule. Hier point de ralliement, l'Hôtel le plus prestigieux où descendaient les Reines et les Rois, garde aujourd'hui l'élégance de l'intime et du vieillot. Sa façade insolite et baroque avec tous ses drapeaux appartient à une autre époque.

(Hédi Bouraoui, *Ainsi parle la Tour CN*, roman, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1999, pages 73-74.)

Montée de la rue Front et arrêt devant un vendeur de *hot dogs*. Chien chaud, *hot dogs*, *perrito caliente*, *caldo cana*, chien chaud, *heisser hund*, *cachorro quente*... que ce soit en français, en anglais, en espagnol, en italien, en allemand ou en portugais, la fameuse bouffe de la rue (*street meat*) règne au centre-ville de Toronto. Chaque « vendeur de hot dog » occupe son coin de rue déterminé, permis en main. Le romancier Vittorio Frigerio signale la présence de ces vendeurs de bouffe de la rue dans un de ses romans. Les chefs de la bouffe-minute se sont installés aux abords du lac Ontario, là où les autocars débarquent leurs touristes :

La journée promettait d'être belle. Aussi loin que portait la vue, on ne pouvait voir un seul nuage au ciel, dont le bleu de cobalt suggérait une profondeur joyeusement démesurée, un espace à la fois infini et bénévole, presque familial. Les premiers autocars de touristes commençaient à se ranger en bon ordre le long des quais. Ce n'était que la pointe du jour, mais plusieurs vendeurs de hot dogs rôtaient déjà d'énormes saucisses sur leurs grils, sous la protection de vastes parasols multicolores vantant les mérites de boissons gazéifiées.

(Vittorio Frigerio, *Naufragé en terre ferme*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2005, page 18.)

Tourner à gauche sur la rue Yonge. C'est le lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, John Graves Simcoe, qui propose une « rue militaire » devant servir de route stratégique pour aider à protéger le Haut-Canada d'une invasion américaine. La rue ou route militaire est complétée le 20 février 1796 et Simcoe la baptise « Yonge » en l'honneur du secrétaire d'État à la guerre dans le cabinet britannique d'alors, sir George Yonge.

Le romancier Pierre Léon compare la rue Yonge (Toronto) à la rue Broadway (New York), l'une et l'autre offrant le spectacle des « flonflons de [leurs] innombrables bastringues ». Léon transporte Suzon, coloré personnage du roman *Sur la piste des Jolicœur*, depuis Chinon (France) jusqu'à Toronto (Canada). Elle est bien déçue de ne pas voir un ours polaire à sa descente d'avion ; elle devra se contenter d'admirer des jeunes qui ont presque « l'air de vrais Indiens », arpentant la rue Yonge, « torse nu, pieds nus, à longs cheveux, tête cernée d'un bandeau » :

Ils remontèrent ensuite la vieille rue Yonge, qui est un peu la Broadway de Toronto. Il faut surtout la voir la nuit avec toutes ses enseignes lumineuses et les flonflons de ses innombrables bastringues. Mais déjà, le jour, c'est un spectacle de kermesse. En été tout particulièrement. Faune ahurissante pour l'exploratrice non avertie débarquée sur ces rivages inconnus. Une foule bigarrée déferle sur les trottoirs trop étroits. On croirait quelque carnaval hippie !

Ce qui choquait par-dessus tout Suzon, c'étaient ces jeunes torse nu, pieds nus, à longs cheveux, tête cernée d'un bandeau. Il ne leur manquait qu'une plume pour avoir l'air de vrais Indiens ! D'autres avaient une dégaine de cow-boys. Dieux ! comment pouvait-on porter tous ces tée-sheurtes abracadabrants de couleurs et de slogans de mauvais goût ! Elle en avait vu pourtant défiler à Chinon de ces touristes américains attifés d'oripeaux hurluberlus. Mais en voir une telle quantité rassemblée sur les trottoirs de Yonge l'horrifiait. Et ces braillements de musique rock qui faisaient se trémousser les gens dans la rue même, ces maisons de jeux électroniques où une foule de jeunes s'agglutinaient autour de machines clignotantes avec de fantastiques dessins de supermecs et de supernanas ! C'était donc ça, l'Amérique !

(Pierre Léon, *Sur la piste des Jolicœur*, roman, Montréal, VLB éditeur, 1993, page 242.)

Montée de la rue Yonge jusqu'à la rue King. Boule magique, miroir convexe, la rue principale se veut un concentré de la ville. Elle prend des allures de ru, de rut, de ruée. C'est là que les nouveaux arrivants rêvent de vivre ; ils affluent de tous les horizons culturels, dans l'espoir de devenir, l'espace d'une nuit, une créature de film. Dans le roman *Toronto, je t'aime*, de Didier Leclair, le personnage Raymond arrive du Bénin et ne tarde pas à découvrir la rue Yonge, avec sa faune humaine, grouillante et palpitante. Mythique et magique, la rue Yonge alterne selon ses intersections le propre, le misérable et le grotesque. À cause de ce remue-ménage dicté par la loi du marché, elle s'avère envoûtante pour l'Africain devenu Torontois :

La rue Yonge est la plus longue de Toronto. Certains disent que c'est la plus longue du monde. Je l'avais connue bien avant de pouvoir la parcourir. Je possédais une carte postale où elle était mise en évidence au milieu de la nuit. Eddy me l'avait envoyée quand il m'écrivait encore. J'avais accroché cette carte juste en face de mon lit. L'image montrait des faisceaux multicolores de voitures. On aurait cru le chatoiement d'émeraudes sur une piste infinie. Souvent, j'y contemplais également des piétons. Des passants pris en mouvement, révélant des dédoublements multiples à leurs silhouettes floues et octroyant à ma carte postale une atmosphère électrisante et pleine de vie. Les noctambules étaient devenus de véritables tourbillons d'âmes qui transmettaient leurs énergies aux lampadaires environnants. De cette photo se dégageaient tant de force et de rêves que la rue Yonge devint, dans mon imagination, un lieu de vie pétillante et fulgurante, à la fois possédée et souveraine.

(Didier Leclair, *Toronto, je t'aime*, roman, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2000, pages 35.)

Descente vers le marché St. Lawrence (fin de la promenade). Ce marché occupe le site où se dressait l'hôtel de ville de Toronto, de 1845 à 1899. Il existe depuis 1901 ; il est évidemment connu pour ses fruits, légumes et fromages, mais également pour ses antiquaires du week-end. Marguerite Andersen lui consacre toute une nouvelle qui ne manque pas de faire saliver ses lectrices et lecteurs :

La foule est telle qu'il devient difficile d'avancer, l'appétit des enfants s'éteint devant tant de boustifaille, il y a en a qui crient, qui pleurent. Les mères soulèvent les melons, les hument, touchent les poires, goûtent quelques grains de raisin, un bout de reblochon, un peu de salsa sur une croustille. Elles sortent le portefeuille sans plus compter les billets, le chariot déborde. Voilà Jacques qui revient, il a mis les vins dans le coffre de la voiture, on ne risque rien ici, nous sommes quand même en sécurité à Toronto.

En bas, les sandwiches, des hot dogs pour les petits, des frites, oui, une glace, mais ne parlez pas la bouche pleine... un café au lait pour Madame, un espresso pour Monsieur, non, un cappuccino, mais bien sûr, avec des biscottes italiennes aux amandes ou aux noisettes... Dieu que c'est bon !

On s'arrêtera un moment chez le marchand de riz, il en a de toutes sortes, le vieux, quatre-vingt-treize ans, tu le connais, Jacques, on lui en donnerait à peine soixante... J'aimerais prendre le riz chez lui, pour le risotto, demain soir. Et puis je dois encore acheter... acheter... acheter.

Les Torontois, le samedi, au marché Saint-Laurent, achètent tout en se gavant. Les jeans moulent des fesses dodues.

(Marguerite Andersen, *Les Crus de l'Esplanade*, nouvelles, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1998, pages 139-141.)

6. Et maintenant ?

Lorsque Paul-François rencontrait des élèves ou donnaient des causeries, on lui demandait souvent s'il était un ancien enseignant. Pas du tout ! Ses trois sœurs ont toutes fait carrière dans l'enseignement mais Paul-François, lui, ne s'est jamais senti attiré vers le cadre formel de l'éducation... sauf une fois rendu à l'aube de la retraite. « Je suis devenu prof à l'âge de 62 ans. Du jour au lendemain, sans la moindre expérience, on m'a demandé d'offrir un cours à l'Université York. »

Toute une commande pour celui qui ne détenait ni maîtrise ni doctorat ! On a beau additionné trois baccalauréats – arts, philosophie, récréologie –, ça ne donne pas un diplôme de deuxième cycle, encore moins de troisième cycle. Mais le nombre de publications et l'expérience valent leur pesant d'or, surtout quand un collègue universitaire tient mordicus à traduire concrètement son engagement envers la culture franco-ontarienne.

En mai 2010, à la recommandation du professeur Alain Baudot, le Collège Glendon de l'Université York, à Toronto, invite Paul-François à donner un cours de littérature franco-ontarienne aux étudiants de quatrième année. Rien de moins ! Lorsque le poste est annoncé, il est stipulé que la candidate ou le candidat doit avoir une connaissance approfondie de la communauté franco-ontarienne, doit avoir publié dans au moins deux genres littéraires, doit avoir une expérience dans le monde de l'édition et doit avoir fait ses preuves en matière de critique littéraire.

Fort de ses nombreuses recherches sur l'Ontario français, de ses quelque quarante publications, de ses dix ans à la barre des Éditions L'Interligne et de sa collaboration régulière à l'hebdomadaire *L'Express* de Toronto à titre de chroniqueur littéraire, Paul-François demeure le candidat idéal. « Je crois que j'ai été le seul à poser sa candidature. Tous les profs du Département d'études françaises avaient leur spécialité, leur champ de compétence dans un domaine souvent assez pointu. Lorsque le directeur m'a téléphoné, je me suis emballé sur le coup et je suis sauté à pieds joints dans une nouvelle expérience. »

De septembre à décembre 2010, Paul-François offre un survol de la littérature franco-ontarienne, depuis les récits de voyages de Samuel de Champlain jusqu'à la littérature pour la jeunesse de François LePage. Pour parcourir quatre cents ans de récits, de théâtre, de poésie, de romans, de nouvelles et d'essais dans l'espace de douze sessions de trois heures chacune, force est de tourner les coins un peu rondement. N'empêche que Paul-François réussit aisément à maintenir l'intérêt de ses dix-huit étudiants – quinze filles et trois garçons. Il les invite à lire au moins huit ouvrages, dont une pièce de théâtre (*La Parole et*

la Loi), un roman (*Toronto, je t'aime*), un recueil de nouvelles (*Nouvelles de la capitale*) et un livre pour la jeunesse (*Le Cadeau de l'ours*).

Ce cours de littérature permet à Paul-François Sylvestre d'ajouter une nouvelle corde à son arc du « mémorial franco-ontarien ». Il a un public captif pendant trois mois, il a le crachoir comme on dit, et il en profite pour partager sa passion : faire découvrir quelques facettes inconnues de l'histoire franco-ontarienne. Des étudiants de quatrième année devraient sans doute déjà connaître des noms comme Patrice Desbiens, Jean Marc Dalpé, Daniel Poliquin, Hédi Bouraoui et Marguerite Andersen – la réalité vous surprendrait ! – mais il y a fort à parier que tous ignoraient le gourou de la littérature de science fiction (Jean-Louis Trudel), le champion de l'humour (Pierre Léon) et la reine du roman historique (Hélène Brodeur).

« J'ai adoré donner ce cours, même si on m'y a lancé comme un chien dans un jeu de quilles. Pas de séance préparatoire pour les nouveaux profs, pas de conseils de mes collègues du département, pas de budget pour inviter des auteurs. En rétrospective, j'ai parfois tendance à voir chaque cours comme une épreuve administrative. Mais en réalité, ces cours furent douze tribunes idéales de cri identitaire, de partage communautaire, d'excellence littéraire. »

Dès les premières semaines du second semestre de l'année académique 2010-2011, le Département d'études françaises du Collège Glendon fait connaître la liste des cours pour l'année suivante. GL/Fran 4625 Littérature franco-ontarienne n'y figure pas. Paraît qu'un tel cours spécialisé n'est offert qu'à tous les deux ou trois ans. Qu'à cela ne tienne, Paul-François ne tarde pas à s'embarquer dans une autre aventure pédagogique. Le 20 janvier 2011 il est invité à parler des écrivains franco-ontariens à des étudiants du Collège Boréal, campus de Toronto. Trois jours plus tard, il dépose une proposition sur le bureau du directeur de ce campus : un cours d'Histoire de l'Ontario français.

La proposition fait son chemin jusqu'à Sudbury, mais il est parfois compliqué de faire approuver un nouveau cours par le ministère de la Formation, des Collèges et Universités. On suggère à Paul-François de rencontrer le directeur de l'Éducation permanente, qui est tout de go séduit par la possibilité d'offrir un cours sur l'Histoire de l'Ontario français aux fonctionnaires provinciaux qui ont déjà suivi un cours de français avancé, aux membres du club Franco-Go (fonctionnaires bilingues), aux membres de la Société d'histoire de Toronto et au grand public. Le cours est retenu et annoncé dans l'annuaire de 2011-2012.

« Je suis à la retraite depuis sept ans – un écrivain ne l'est vraiment jamais car l'écriture est l'affaire d'une vie – et je dois dire que la préparation de ce cours a été une des plus exaltantes expériences de mon âge d'or. J'ai eu carte blanche, j'ai pu puiser dans mes recherches sur les parlementaires, les communautés religieuses, les entrepreneurs, les athlètes et les écrivains, j'ai pu une fois de plus bénéficier de cette chance inouïe de me retrouver devant un public captif. »

Le cours d'Histoire de l'Ontario français constitue une première. Avant la proposition de Paul-François Sylvestre, aucun campus du Collège Boréal n'avait offert une telle occasion d'apprentissage. Ni à Sudbury, ni à Timmins, Kapuskasing ou Hearst, ni à New Liskeard ou Nipissing. Il en va de même pour La Cité collégiale. Nous sommes probablement en présence d'une première au niveau collégial partout en Ontario.

La préparation de cours, collégial ou universitaire, n'empêche pas Paul-François de poursuivre son cheminement en tant qu'écrivain-chercheur. Il vient de compléter une recherche inédite sur la toponymie française dans la Ville Reine. Modeste entreprise,

diront certains. Pas du tout ! Au total et en étant le plus inclusif possible, on trouve quelque trois cents toponymes français sur le territoire de la Ville Reine. Cela va des noms de personnalités (Étienne Brûlé, Jacques Baby, Richelieu, Laurent Quetton de Saint-Georges, Wilfrid Laurier), aux noms de localités (Dieppe, Vimy, Louvain), de rivières (Portage, Rideau, Rouge), de vins (Bordeaux, Moselle, Saint-Émilion) ou d'animaux (Caribou, Castor, Cheval). Toronto peut à juste titre se targuer d'avoir des accents francophones !

L'année 2012 verra sans doute cette recherche se transformer en livre, en moyen de transmettre aux Franco-Ontariens et Franco-Ontariennes quelques bribes de leur histoire. Paul-François Sylvestre aura une fois de plus démontré qu'il est la mémoire vive de l'Ontario français. Cela a d'ailleurs été reconnu à au moins trois reprises. D'abord en 1994, lorsque le Prix du Nouvel-Ontario lui est attribué pour couronner l'ensemble de son œuvre. Puis en 2006, lorsque la Société d'histoire de Toronto lui décerne le Prix Jean-Baptiste-Rousseau pour souligner sa contribution à la diffusion du patrimoine franco-ontarien. Enfin, en 2008, lorsque le lieutenant-gouverneur lui remet les insignes de l'Ordre de l'Ontario.

Publications de Paul-François Sylvestre

Frousse à Santo Domingo, nouvelles, Toronto, Éditions du Gref, coll. Le beau mentir n° 19, 2011.

Cent ans de leadership franco-ontarien, Ottawa, Éditions David, 2010.

Lectures franco-ontariennes 3, Toronto, Éditions du Gref, coll. Dont actes n° 27, 2008.

Lectures franco-ontariennes 2, Toronto, Éditions du Gref, coll. Dont actes n° 26, 2008.

Toronto s'écrit : la Ville Reine dans notre littérature, Toronto, Éditions du Gref, coll. Lieux dits n° 3, 2007.

L'Ontario français au jour le jour : 1 384 éphémérides de 1610 à nos jours (en collaboration avec Jean Yves Pelletier), Toronto, Éditions du Gref, coll. Inventaire n° 4, 2005.

Lectures franco-ontariennes, Toronto, Éditions du Gref, coll. Dont actes n° 22, 2005.

69, rue de la Luxure, roman, Toronto, Éditions du GREF, 2004.

Sissy ou une adolescence singulière, roman, Toronto, Éditions du GREF, coll. Écrits torontois n° 18, 2000.

Homosecret, roman, Hearst, Éditions du Nordir, 1997.

Homoreflet, poésie, Hearst, Éditions du Nordir, 1997.

Nos entrepreneurs, premier panorama (coauteur avec Gilles LeVasseur et Jean Yves Pelletier), Vanier, Éditions L'Interligne et Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques (CFORP), 1996.

Homoportrait, poésie, Hearst, Éditions du Nordir, 1995.

Le Mal aimé, roman, Hearst, Éditions du Nordir, 1994.

Nos athlètes, premier panorama (par Sylvie Jean sous la direction de P.-F. Sylvestre), Ottawa, Éditions L'Interligne, 1990.

Terre natale, roman, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1990.

Agenda souvenir – 50 ans de fierté, Ottawa, Association des enseignantes et enseignants franco-ontariens, 1989.

Anne, ma sœur Anne, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1988.

Le Concours de français, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1987.

Répertoire des écrivains franco-ontariens, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1987.

Une jeunesse envolée, nouvelles, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1987.

Nos parlementaires, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1986.

Les Évêques franco-ontariens, 1833-1986, Hull, Éditions Asticou, 1986.

130 ans au service de l'excellence, Le Conseil des écoles séparées catholiques d'Ottawa, album souvenir en version bilingue, Ottawa, 1986.

Obéissance ou résistance, roman, Montréal, Éditions Bellarmin, 1986.

Des œufs frappés..., roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1986.

Contour, jeu socio-éducatif, Ottawa, CFORP, 1986.

Le Discours franco-ontarien, choix de textes annotés, Ottawa, Éditions L'Interligne, 1985.

Le Père Noël en difficulté, conte, Vanier, CFORP, 1985.

Cornwall, historique, Ottawa, CFORP, 1985.

Casselman, historique, Ottawa, CFORP, 1985.

Les communautés religieuses en Ontario français, Montréal, Éditions Bellarmin, 1984.

Agenda historique de l'Ontario français (coauteur avec Guy Morrissette), Ottawa, CFORP, 1984.

Mattawa, historique, Ottawa, CFORP, 1984.

Les journaux de l'Ontario français, 1858-1983, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario, document n° 81, 1984.

Pain Court et Grande-Pointe, Ottawa, CFORP, 1983.

Bougrerie en Nouvelle-France, Hull, Éditions Asticou, 1983.

Penetang : L'école de la résistance, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1980.

Amour, délice et orgie, nouvelles, Montréal, Éditions Homeureux, 1980.

Les homosexuels s'organisent, Montréal, Éditions Homeureux, 1979.

Agenda gai 1980, Montréal, Éditions Homeureux, 1979.

Propos pour une libération (homo)sexuelle, Montréal, Éditions de L'Aurore, 1976.

Frog atout, recueil préparé et publié en collaboration avec le Groupe de travail sur la jeunesse francophone, Ottawa, 1972.